

Eusèbe de Césarée

D'EUSÈBE PAMPHILE

## PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE

### LIVRE VII

*A propos de la vie des anciens Hébreux. Combien nous avons eu raison de préférer leurs écrits inspirés aux doctrines de nos ancêtres.*

#### Chapitre 1

1 Parlons désormais des Hébreux et de leur pieuse philosophie que nous avons préférée à toutes les doctrines de nos ancêtres : voici le moment de décrire leur manière de vivre.

2 Et puisqu'il se trouve que, pour des motifs non pas irréflechis, mais sagement pesés, nous avons fait l'abandon de la théologie mensongère tant des Grecs que des Barbares, il est temps maintenant de réfuter la seconde (accusation) en rendant compte de notre adoption des doctrines hébraïques.

3 Que nous ayons emprunté à des Barbares ce qui est utile ne mérite en fait aucun blâme, comme nous allons l'établir tout à loisir en montrant que chez les Grecs, et même chez leurs philosophes si renommés, tout a été dérobé à des Barbares, les connaissances philosophiques ainsi que l'ensemble des notions communes, en particulier celles qui servent aux usages politiques. Ainsi deviendra-t-il évident qu'on ne trouvait jusqu'ici chez aucune autre nation le moindre équivalent du bien qui nous a été fourni par les Hébreux.

*Récapitulation de la théologie des autres nations. De quels maux elle fut cause pour la société.*

#### Chapitre 2

1 Tous les autres hommes, depuis la première organisation de la vie sociale et à travers les temps qui suivirent, incapables de distinguer l'âme qui était en eux, n'eurent égard qu'à la sensation physique et estimèrent qu'il n'y avait dans les êtres rien de plus que ce que l'on voit : ils fondèrent donc le beau, l'utile, le seul bien sur la volupté des corps. Et tenant celle-ci comme seule bonne, douce, agréable et suffisante à la jouissance d'une vie heureuse, pour seule désirable, ils la jugèrent la plus grande des divinités et la divinisèrent. Ils ne s'attachaient à la vie, en effet, que si la volupté l'accompagnait : ils l'aimaient non pour elle-même, mais pour la douceur de vivre; pour leurs propres enfants, ils n'implorèrent (des dieux) que ce seul bien.

2 Puis certains se firent l'idée que les pourvoyeurs de la vie animale étaient le soleil, la lune et les astres : émerveillés à la vue de leur lumière, ils les proclamèrent dieux les premiers et les déclarèrent seules causes de l'univers. D'autres honorèrent à leur tour du titre de dieux les fruits de la terre; l'humide, le sec, le chaud, et tous les autres principes du monde grâce auxquels leurs corps, nourris et engraisés, continuaient la poursuite d'une voluptueuse vie charnelle. D'autres, bien avant, avaient ouvertement divinisé leurs propres passions avec la volupté leur maîtresse : amour, désir, jouissance, en prétendant que les dieux mêmes leur étaient soumis. D'autres divinisèrent, encore de leur vivant ou à leur mort, pour les félicités qu'ils en avaient obtenues, des hommes, princes ou rois, qui avaient été pour eux des pourvoyeurs ou des inventeurs de vie agréable. D'autres, devenus le jouet d'esprits mauvais ou de démons, accrurent davantage encore la partie concupiscible de leur âme en obtenant d'eux, à la faveur du culte institué à leur intention, des plaisirs. D'autres, impatients de toutes ces divinités, estimèrent l'athéisme bien préférable à une telle théologie. D'autres enfin, plus impudents encore que tous ceux-ci, déclarèrent que la vie philosophique, la vie parfaitement heureuse, n'était rien autre que la vie agréable, et bornèrent au plaisir la limite des biens.

3 Et ainsi, la race entière des hommes, asservie par la déesse Volupté comme par une souveraine cruelle et intransigeante – ou plutôt par un démon infâme et intempérant – était pétrie de toute sorte de misères; «car leurs femmes», selon l'apôtre saint, «ont délaissé le commerce naturel pour celui qui est contre nature; pareillement les hommes, abandonnant le commerce naturel avec la femme, se sont consumés de désir les uns pour les autres, ayant d'homme à homme des rapports infâmes, et recevant en leur personne le juste salaire de leur égarement».

4 C'est ainsi que Grecs et Barbares, les sages et les simples, se jetèrent sur le sol à plat ventre pour adorer la Volupté comme une déesse : se précipitant la face contre terre à la façon de reptiles, ils jugeaient qu'elle était une divinité invincible et inexorable, et ils la chérissaient; par des

chants et des hymnes, des fêtes sacrées, des cérémonies publiques, ils s'initiaient aux mystères de la Volupté, leur unique divinité, infâme et licencieuse, et célébraient ses rites indécents; si bien que, entre autres mérites, notre culte a celui d'avoir supprimé ces turpitudes; «car l'invention des idoles a été l'origine de la fornication».

5 Telle est, en un mot, la multiplicité des formes qu'avaient revêtues les effets de la réflexion théologique des autres nations : dérivant d'une même origine, la volupté impure et dégradante, ils avaient, à la façon d'une hydre aux cent bras et aux cent têtes, abouti à une multitude bigarrée de sectes et de divisions.

6 Puis donc qu'ils se trouvaient précipités dans un tel égarement, il était naturel qu'avec la Volupté en guise de divinité et de mauvais démon, les maux s'ajoutassent aux maux : ils souillaient toute leur vie de passions effrénées pour les femmes, de débauches homosexuelles, de rapports incestueux avec une mère ou une fille, et surpassaient en excès de corruption la nature des bêtes sauvages. Tels étaient le genre de vie des nations d'autrefois et le tour pris par leur théologie mensongère, comme nous l'avons montré plus haut en rassemblant les témoignages d'historiens et de philosophes grecs.

*Tableau comparatif du genre de vie des Hébreux. Ce qu'ils pensaient du Créateur et Artisan de l'univers.*

### Chapitre 3

1 Maintenant que tu as une vue générale de la vie des anciens, fixe désormais ta pensée sur les enfants des Hébreux qui, seuls, ont pris une voie différente en des choses si importantes.

2 Ils furent en effet, parmi tous les hommes depuis les origines de la vie, les premiers et les seuls à suspendre leur jugement à une connaissance rationnelle et à s'appliquer pieusement à l'étude de la nature de l'univers; c'est ainsi qu'ils discernèrent que les éléments premiers des corps, terre, eau, air, feu, dont ils comprirent que cet univers se composait, n'étaient, pas plus que le soleil, la lune ou les astres, des dieux, mais les oeuvres d'un Dieu. Concevant que la substance corporelle n'est pas seulement irrationnelle, mais aussi inanimée, dans la mesure même où elle se trouve soumise à l'écoulement et à la corruption, ils en déduisirent qu'il n'est pas possible que l'organisation du monde entier, avec son harmonie si belle et si de la savante, avec les êtres animés, doués ou non de raison, qui l'emplissent, revendique sa propre causalité ni que, inanimée, elle porte en elle le principe créateur des êtres animés ou, irrationnelle, celui des êtres rationnels.

3 Car jamais construction de bois et de pierre n'a pu s'édifier d'elle-même, jamais vêtement se tisser sans tisserand; jamais ville ni cité n'a pu subsister sans lois ni magistrature, jamais navire sans pilote; jamais le moindre outil n'aurait pu exister sans la main d'un ouvrier; jamais navire, s'il n'avait un bon pilote, n'atteindrait un port bien abrité. De même, jamais la nature des éléments réunis, puisqu'elle est inanimée et irrationnelle, n'atteindra à la raison ni à la vie par un principe interne, sans la sagesse du Dieu suprême. C'est par ces considérations et d'autres analogues, que les fondateurs de la piété des Hébreux, à partir de «la grandeur et de la beauté des choses créées», parvinrent, l'esprit purifié et les yeux de l'âme limpides, à vénérer le Dieu Créateur de l'univers.

*Leur sentiment au sujet de l'immortalité de l'âme et de l'essence du corps.*

### Chapitre 4

1 Prenant alors conscience de ce que eux-mêmes n'étaient pas la moindre partie de l'univers, ils estimèrent que quelque chose en eux était honorable (c'est précisément l'homme véritable, envisagé du point de vue de l'âme) et que le reste lui tenait lieu d'enveloppe : le corps. Cette distinction ainsi faite, ils consacrèrent toute leur pensée et tout leur zèle à la vie de l'homme intérieur :

2 cela, pensaient-ils, devait être agréable au Dieu Artisan de l'univers, qui avait en quelque sorte doté la nature humaine moins de vigueur physique que de facultés morales pour dominer tous les êtres sur terre. Or parmi ces êtres, les uns, tels les pierres ou le bois, sont inanimés; d'autres sont doués d'une force vitale, comme les germes qui sortent de terre; d'autres ont en partage la sensation et l'instinct imaginatif, comme les animaux non raisonnables : tous ceux-là sont esclaves au service de la seule race humaine; ce n'est pas la vigueur physique de l'homme qui les contraint, mais ses facultés intellectuelles et morales : c'est à elles, selon les conceptions

des Hébreux, que d'en-haut la Cause de l'univers a concédé le don de domination royale sur tout ce qui est terrestre.

3 Partant de ces principes, ils estimèrent qu'il ne convenait d'accorder au corps et à ses plaisirs pas plus d'honneur qu'aux autres animaux sur terre, et ne tinrent en estime que le guide intérieur, en raison de son affinité avec le Guide universel, et le principe rationnel et intellectuel de l'âme, qui est divin et capable de connaissance parce qu'il porte la ressemblance du Dieu suprême.

4 Puis, comme ils jugeaient qu'il n'y avait d'autre bien que le Dieu dispensateur de tous les biens, ils déclarèrent terme de tout bonheur sa connaissance et son amour, car lui seul détient la cause de la vie elle-même, de l'âme, du corps, et de tout ce qui leur est nécessaire.

5 C'est donc à lui qu'ils se consacrèrent tout entiers, corps et âme, c'est sur lui qu'ils fondèrent toute de toute leur vie; c'est à lui seul qu'ils jugèrent bon de s'attacher, à l'exclusion de tout être visible.

6 Se montrant ainsi à la fois amants et aimés de Dieu, ils apparurent véritablement comme les serviteurs et les prêtres du Très-Haut et méritèrent d'être appelés; «race élue», «sacerdoce royal» de Dieu et «peuple saint»: ils transmirent à leurs descendants la semence de la vraie piété.

7 Ne trouves-tu pas que nous avons eu raison de préférer ceux-ci aux dieux grecs ou, à plus forte raison, phéniciens et égyptiens et d'accueillir, au lieu des absurdités blasphématoires débitées sur ces dieux, l'histoire des hommes pieux d'entre les Hébreux ?

*Comment, par leur amour de Dieu, ils méritèrent les théophanies et les oracles rapportés par l'Écriture.*

## Chapitre 5

1 Considère donc encore à quel degré d'une vertu chère à Dieu on raconte que sont parvenus ces Hébreux. La Divinité, agréant la piété et la sagesse de leur vie, et en particulier le culte fidèle qu'ils lui rendaient, jugea ces hommes désormais dignes d'oracles plus divins, de théophanies et d'apparitions d'anges. Elle corrigeait ainsi les manques de la nature mortelle en proposant des règles de conduite et leur révélait la connaissance de doctrines et d'enseignements dignes de Dieu, afin que ce ne soit plus par des raisonnements ou des conjectures, mais par l'éclat même de la vérité que soient éclairés leurs esprits. Le souffle divin les inspira si bien qu'ils aperçurent la compréhension de l'avenir comme s'il était présent, et prédirent l'ensemble de l'histoire humaine.

2 Tels sont les traits de la vertu des Hébreux que contiennent leurs écrits sacrés tant vantés et véritablement si chers à Dieu: nous les avons préférés aux mythes aberrants des Grecs et de nos ancêtres, car ces mythes ne contenaient que les pires turpitudes rapportées sur les dieux, tandis que les écrits des Hébreux recueillent les pieux enseignements d'hommes chers à Dieu.

*Qu'en dehors du judaïsme, avant que Moïse fût, ils se distinguaient par leur piété.*

## Chapitre 6

1 Ces connaissances avaient été acquises par les ancêtres des Juifs depuis fort longtemps, bien avant que fussent Moïse et la nation juive. Il est bon, en effet, de préciser ce point: le judaïsme n'existait pas encore à cette époque; ceux dont nous parlons étaient des Hébreux tant par le nom que par les moeurs, mais ils n'étaient pas encore Juifs et n'en portaient pas l'appellation.

2 Voici comment reconnaître la différence entre Hébreux et Juifs: ceux-ci tirent leur nom de Juda, de la tribu d'où sortit, longtemps après, le royaume des Juifs; ceux-là sont désignés d'après le nom d'Héber (c'était un ancêtre d'Abraham); et l'Écriture sainte enseigne que les Hébreux précèdent les Juifs.

3 Quant au caractère de leur piété, (sache) que pour les Juifs, c'est Moïse le premier qui institua une à la législation: il leur transmet un jour de sabbat et son observance la plus complète possible, pour les rappeler à l'étude des saintes Écritures; la distinction d'animaux que l'on pouvait manger ou non; des fêtes annuelles, certaines purifications du corps et en outre de longues périodes observées plus divinement selon certains rites symboliques.

4 Les Hébreux, eux, antérieurs à Moïse selon la chronologie, n'étaient en rien soumis à la législation que celui-ci édicta et accomplissaient une forme de religion libre et sans contrainte: ils

jouissaient d'une vie naturelle, de sorte que grâce à l'extrême impassibilité de leur âme, ils n'avaient nul besoin de lois qui les régissent, mais possédaient une connaissance vraie de ce qui se rapporte à Dieu. Mais, ces observations ainsi faites, il est temps d'entrer dans les écrits mêmes.

*Que c'est Moïse lui-même qui a consigné dans ses propres écrits les vies des Hébreux qui vécutent avant son époque.*

## Chapitre 7

1 C'est donc ce grand théologien, Moïse, fils d'Hébreux et Hébreu s'il en fut, connaissant à fond l'histoire de ses ancêtres, qui en guise d'exorde aux saintes lois transmet en des monuments ineffaçables les vies des Hébreux ses ancêtres et les bienfaits dont Dieu les jugea dignes avec, en regard, les moeurs des impies et leurs châtements; c'était là, pensait-il, un enseignement nécessaire à ceux qui devraient apprendre ses lois, afin qu'ils fussent toute ressemblance avec les méchants et se tournent vers la vie des hommes pieux.

2 Il lui fallait en outre ne point laisser ignorer qu'avant même les lois écrites qu'il proposait, plusieurs déjà de ses ancêtres l'avaient devancé et avaient joui, par l'exercice d'une droite réflexion, d'une remarquable piété, eux qui, après avoir mérité le titre d'amis de Dieu et de prophètes, recevaient par ses écrits un souvenir durable; et ils ne leur étaient pas étrangers par la race, ceux pour qui il établissait les lois.

3 Bien plus, il fallait que ceux-ci, nés dans la descendance d'hommes pieux et justes, se révèlent les adeptes fervents de la piété de leurs ancêtres et s'empressent de trouver auprès de Dieu les mêmes faveurs que leurs pères, au lieu de s'engourdir et reculer sous prétexte que, comme devant des choses impossibles, ils renonçaient pour eux-mêmes à l'espoir de ces biens :

4 car ils étaient possibles, les exploits qu'avaient accomplis à la perfection leurs propres ancêtres. C'est précisément les portraits de ces héros que Moïse proposait à qui s'instruit des choses divines : recensant les vies des Anciens, il dépeint comme en un tableau la vertu caractéristique de chacun.

*Que nous avons fait preuve d'un jugement sain et d'un sage raisonnement en recevant l'histoire des Hébreux. Revue rapide des hommes pieux qui vécutent avant le Déluge et jusqu'à Moïse.*

## Chapitre 8

1 Rien ne nous empêche de parcourir brièvement leur histoire. Donc, tout d'abord, avant le déluge, comme le contiennent les écrits de Moïse – car il faut, je pense, ne pas étudier les antiquités hébraïques ailleurs que, une fois de plus, dans leurs traditions propres, de même que nous avons appris l'histoire égyptienne auprès des Égyptiens, celle des Phéniciens chez leurs auteurs, tout comme celle des Grecs auprès des historiens en renom chez eux, ou l'histoire de la philosophie auprès des philosophes, et non d'hommes ignorants de la philosophie; et où conviendrait-il de s'informer de la médecine, sinon chez les savants ? De même par conséquent, j'estime qu'il faut tirer notre connaissance des Hébreux de leurs propres écrits et non d'ailleurs;

### **a) Vie des hommes pieux avant le déluge**

2 donc, comme le renferme le récit en usage chez eux, il y eut avant le déluge, depuis la première génération des hommes et dans celles qui suivirent, un certain nombre d'hommes pieux et justes; et l'un d'eux; «osa invoquer le nom du Seigneur Dieu»,

3 ce qui signifie n'attribuer à personne autre qu'au Créateur de toutes choses le titre de Maître et Dieu de l'univers; car il croyait que Dieu, dans sa puissance créatrice, a non seulement disposé l'univers selon un ordre harmonieux, mais aussi qu'à la façon d'un maître, tel le (chef) d'une grande cité, il régit le monde, l'administre et le gouverne, étant à la fois Seigneur, Roi et Dieu.

4 C'est cet homme cher à Dieu qui, le premier, mit dans son esprit la notion et l'invocation (de cet Être) comme Seigneur et Dieu, et le plaça avant toute richesse, tout honneur et tout profit, bref avant tout bien : «il osa invoquer le nom du Seigneur Dieu» et se l'acquitta comme un trésor des biens de l'âme et du corps à la fois.

5 C'est la raison pour laquelle il est écrit chez les Hébreux qu'il porte le premier le titre d'homme véritable : il fut donc appelé Énos, c'est-à-dire «homme véritable», par une

dénomination adéquate. En effet, les Hébreux disent qu'il ne convient d'estimer et d'appeler homme véritable personne autre que celui qui a atteint la connaissance de Dieu et la piété, et qui est à la fois connaissant et pieux.

6 Quant à ceux qui ne sont pas tels, mais ne diffèrent en rien du bétail dépourvu de raison lorsqu'ils se vautrent à la recherche de la gourmandise et de la volupté, ceux-là doivent être appelés des bêtes et non des hommes : c'est ce qu'enseignent les écrits des Hébreux, qui ont coutume d'employer les mots au sens propre.

7 C'est ainsi qu'ils appellent ordinairement les gens de cette sorte tantôt loups ou chiens, tantôt porcs qui vivent dans la fange et s'y complaisent, ou encore reptiles et serpents, en rapport avec la multiplicité des formes du mal.

8 Ont-ils besoin de signifier l'homme en général, ou en nombre, ou la race elle-même, ils recourent alors à un terme usuel et naturel et désignent l'ensemble des hommes du nom d'Adam; ils veulent dire que c'est là un mot qui au sens propre s'applique naturellement au premier homme, ancêtre de toute l'humanité, car selon sa transposition en langue grecque, il veut dire «né de la terre».

9 Énos est donc historiquement le premier des hommes pieux, car, le premier, «il osa invoquer le nom du Seigneur Dieu», montrant ce qu'est réellement le principe rationnel de l'âme, capable et de connaître Dieu et de savoir la piété qu'il faut à l'égard du divin. De ces deux aptitudes, la première doit être la preuve d'une connaissance véritable de Dieu, la seconde, de l'espérance qui se tourne vers le Dieu reconnu.

10 Car ne point négliger ni mettre au second rang le souci de la recherche de Dieu, mais toujours et en tout oser «invoquer le nom du Seigneur Dieu», à la fois comme le maître de ses serviteurs et comme un père indulgent et bon, telle doit être la fin trois fois bénie de tous les hommes.

11 C'est donc celui-ci que les Hébreux ont considéré comme le premier homme véritable; ce n'est pas cet Adam «né de la terre» (comme on l'a dénommé), qui par sa désobéissance à l'ordre de Dieu, déchu de sa part des biens supérieurs, mais celui qui fut le tout premier des hommes chers à Dieu, car; «il osa invoquer le nom du Seigneur Dieu».

12 C'est donc par un jugement sage et raisonnable que nous l'avons choisi pour modèle et que nous avons reçu le récit de son histoire comme utile et bienfaisant pour nous : nous formons le vœu d'invoquer avec une confiance ferme et bonne, à l'image de celui-ci, le nom de l'artisan et maître de toutes choses.

13 Après Énos, un autre «plut au Seigneur Dieu, et il ne fut plus retrouvé», comme le dit Moïse, «car Dieu l'avait enlevé» à cause de l'extrême perfection de sa vertu; le sage est en effet véritablement difficile à trouver.

14 On ne peut être parfait en Dieu qu'en s'étant soustrait au commerce du monde; car celui qui n'est pas tel, et qui fréquente les places publiques et les tribunaux, les tavernes et les boutiques, la foule nombreuse, se trouve, poussé et poussant, englouti au beau milieu de l'abîme du mal; tandis que celui qui est saisi par Dieu et s'est soustrait aux choses d'ici-bas est invisible et introuvable pour les hommes : devenu ami de Dieu, c'est Dieu qui l'a trouvé.

15 Les Hébreux se plaisent à l'appeler Énoch, d'un nom qui signifie «grâce de Dieu». Voilà donc pourquoi nous avons jugé heureux d'imiter la vie d'une figure si belle.

16 Après ceux-ci, l'Écriture témoigne d'un troisième homme, qui se montra «juste parmi sa génération» : Noé. Voici les preuves de sa justice : la vaste nuée obscure et étouffante d'un mal indicible avait enveloppé toute la race des hommes, et les géants, dont le nom se trouve sur toutes les lèvres, soutenaient avec une audace sacrilège et impie ces luttes contre la Divinité dont le bruit est parvenu jusqu'à nous. Déjà les auteurs mêmes de cette engeance, soit qu'ils aient été d'une condition supérieure à la nature mortelle, soit que de quelque façon ils se fussent constitués tels, avaient inauguré le charlatanisme d'un enseignement magique parmi les hommes et avaient, dit-on, fourni au monde des pratiques de sorcellerie et autres opérations de magie perverse, si bien que la race humaine tout entière tomba sous le coup d'un châtement unique décidé par Dieu.

17 Tous devaient être anéantis par la même sentence : seul cet homme avec les siens fut trouvé «juste parmi sa génération». Et tandis que tous les hommes sur terre étaient détruits par un déluge et que la terre elle-même était purifiée de ses souillures antérieures par un énorme débordement des eaux, cet homme cher à Dieu fut, ainsi que ses fils et leurs femmes, conservé par Dieu d'une manière extraordinaire, semence qui ranimerait la vie après ces événements.

18 Qu'il soit lui aussi, pour la race qu'il engendra, une image archétype vivante et animée, puisqu'il a offert l'exemple d'un genre de vie qui plaît à Dieu.

## b ) Vie des hommes pieux après le Déluge

19 Tels sont ceux qui vécurent avant le déluge; mais après Noé, il y eut encore d'autres hommes remarquables pour leur piété et dont les saintes Écritures conservent le souvenir. L'un parmi eux est déclaré «prêtre du Dieu Très-Haut» et porte, selon son nom hébreu, le titre de «roi juste».

20 Pour aucun de ceux-ci, il n'était question de la circoncision du corps, pas plus que des préceptes judaïques de Moïse; c'est pourquoi il n'est pas juste de les appeler Juifs – non plus que Grecs –, car ils n'admettaient pas plusieurs dieux à la façon des Grecs ou des autres peuples. Il est plus propre de les appeler Hébreux, soit d'après le nom d'Héber, soit plutôt selon l'interprétation symbolique de leur nom.

21 Car on les interprète comme des «migrateurs», qui se sont mis en route pour passer des choses d'ici-bas à la contemplation du Dieu de l'univers. C'est par des raisonnements spontanés et des lois non écrites, nous est-il rapporté, qu'ils ont dirigé le droit cheminement de leur vertu et que, par delà les voluptés de la chair, ils sont passés à la vie parfaitement sage et pieuse.

22 Parmi tous ceux-ci, il nous faut compter celui qui est proclamé l'ancêtre de tout le peuple, Abraham. L'Écriture témoigne de sa justice; ce n'était pas une justice issue de la loi de Moïse (car Moïse n'existait pas encore : il n'est apparu qu'à la septième génération après Abraham), mais il fut néanmoins déclaré juste et pieux s'il en fut, à l'égal de ceux dont nous avons parlé plus haut.

23 L'Écriture dit : «Et Abraham crut en Dieu, et Dieu le lui imputa à justice», et l'oracle divin annonce qu'il sera «père de peuples nombreux» et dit explicitement qu'«en lui seront bénis tous les peuples et toutes les tribus», prédisant en droite ligne ce qui s'accomplit à notre époque.

24 Or ce même Abraham, après qu'il eut atteint la perfection dans la justice non par la loi de Moïse, mais par la foi, et alors que, à la suite des théophanies rapportées par l'Écriture, il allait, dans sa vieillesse même, devenir le père d'un fils légitime, il opère, le premier de tous, la circoncision de son corps selon l'oracle et en transmet l'observance à ceux qui naîtraient de lui, soit pour qu'elle fût le signe manifeste de la multitude de sa descendance, soit pour que ses enfants, qu'ils vivent selon le zèle de leurs ancêtres ou qu'ils déchoient de leur vertu, gardent une marque de leur race, soit pour quelque autre raison que nous n'avons pas le loisir d'approfondir ici.

25 Tel fut donc Abraham, et nous formons la prière de l'imiter et de le suivre, lui et les autres patriarches.

Après Abraham, Isaac se révèle le digne héritier de la connaissance et de l'amour de Dieu qu'avait son père et qu'il reçoit comme la part la plus belle de toutes, la part trois fois bénie. Les textes sacrés disent qu'il ne s'unit qu'à sa seule épouse et ne procréa qu'une seule fois : devenu le père de deux jumeaux, on rapporte qu'il borna là ses rapports conjugaux, selon une extrême continence.

26 Laisse-nous maintenant te présenter Jacob, appelé aussi Israël : c'est un homme qui mérita son double nom par le progrès éminent de ses vertus propres. Tandis qu'il se fortifiait par les habitudes d'une vie active et faisait l'expérience des luttes pour atteindre la piété, son nom était Jacob, mot qui transposé en langue grecque signifie «homme qui s'entraîne», «athlète».

27 Mais lorsque, pour prix de sa victoire sur les obstacles, il est couronné et commence déjà à jouir des biens de la contemplation, Dieu alors, par une révélation, change son nom, le jugeant digne d'une vision divine et lui accordant par sa nouvelle dénomination une rétribution de dons et d'honneurs plus divins.

28 Et l'oracle lui dit : «On ne t'appellera plus du nom de Jacob, mais Israël sera ton nom, parce que tu as été fort en face de Dieu et que tu es puissant en face des hommes»; Israël désigne le voyant, le contemplatif, car, traduit, ce mot signifie «homme qui voit Dieu».

29 Tel fut donc cet homme dont sortit la race du peuple juif aux douze tribus. Il y aurait mille choses à dire sur la vie de ces hommes, sur leur force d'âme et leur discipline philosophiques, soit qu'on en fasse l'examen littéral, soit qu'on en dégage la signification allégorique. Mais maint auteur en a déjà parlé, et nous-même en avons traité dans notre ouvrage *Sur la fécondité des hommes d'autrefois*. Tels étaient donc ces patriarches.

30 A côté d'eux, je puis encore te parler d'un autre homme, du nom de Job les saintes Écritures témoignent de lui qu'il fut «un homme irréprochable, véridique, juste, pieux, éloigné de toute action mauvaise». S'il n'appartenait pas à la race des Juifs, il a fait preuve de toutes les perfections de la piété.

### c) Établissement en Egypte

31 Quant aux enfants de Jacob, ils mirent tout leur zèle à connaître et honorer Dieu comme leurs ancêtres et portèrent la réputation des anciens Hébreux au faite de la gloire, au point qu'ils atteignirent à la domination sur toute l'Égypte.

32 Joseph, d'abord couronné des mérites de sa tempérance, revêtit ensuite l'hégémonie des Égyptiens et manifesta combien la manière de vivre des Hébreux était chère à Dieu. Lui que nos vœux se proposent d'imiter, un complot des siens l'avait fait esclave, esclave d'un Égyptien.

33 Toutes les qualités qui abondaient en lui sous le rapport de la jeunesse, de la vigueur et de la grâce, je pense qu'il convient de les laisser de côté, même si l'Écriture rapporte qu'en la saison de sa beauté, il surpassa tous les hommes; mais comment décrire les qualités de son âme, lorsqu'on choisit de faire un éloge digne de la vertu de cet homme ?

34 Il est dit qu'il portait naturellement la distinction d'un homme libre et la noblesse de ses mœurs épanouies sur son visage. Il était remarquablement pourvu des ornements propres à la piété : son âme resplendissait de tempérance, de justice, de réflexion, de courage, et en premier lieu, de la connaissance et du respect du Dieu de l'univers dont ses parents avaient, dit-on, nourri son âme dès le berceau.

35 Aussi, lorsque la femme de son maître, follement éprise de lui, voulut entraîner la jeunesse de son corps à des relations amoureuses désordonnées et qu'elle essaya d'abord de l'abuser par des paroles, puis le poursuivit de ses supplications et enfin osa porter violemment les mains sur lui en des embrassements indécents et honteux, le héros fit repasser dans sa mémoire le pieux enseignement de ses parents et se montra tant par ses actes que par ses paroles un homme religieux et un Hébreu véritable : il s'arrache à l'étreinte de cette vile débauchée en l'écartant d'un bras ferme et, comme pour échapper à une redoutable bête enragée, il trouve son salut dans la fuite.

36 Ensuite, il réfléchit en lui-même à ces événements avec un sage raisonnement et dit : «Si grâce à moi mon maître ne sait rien dans sa maison et a remis entre mes mains tous ses biens (...), comment alors commettrai-je ce grand forfait et pécherai-je devant Dieu ?» Après quoi le Dieu de l'univers, couronnant les mérites de sa vertu comme ceux d'un vainqueur, lui donna la royauté et le pouvoir absolu sur ses maîtres et sur l'Égypte elle-même. Bien plus, cet Hébreu, fils d'Hébreux – nullement Juif, car le judaïsme n'existait pas –, est compté parmi les hommes chers à Dieu et trois fois bénis.

37 Après les Hébreux dont nous venons de parler, la race de leurs descendants s'accrut en une multitude dont se constitua le peuple juif, qui augmentait et se propageait de jour en jour; et en même temps s'affaiblissait et s'édulcorait peu à peu chez eux l'influence de la pieuse conduite de leurs ancêtres si chers à Dieu, tandis que les effets de la fréquentation des Égyptiens étendaient leur pouvoir sur la foule des Hébreux à tel point qu'ils en vinrent à oublier les vertus ancestrales : à force d'imiter les Égyptiens, leurs vies s'infléchirent jusqu'à sembler ne plus différer en rien des mœurs égyptiennes.

38 Tels ils étaient devenus, lorsque le Dieu de leurs pères leur envoya Moïse comme chef et législateur, confirmant ainsi les promesses faites par ses oracles à leurs ancêtres. Puis, après avoir accompli par l'intermédiaire de Moïse les miracles et les signes merveilleux que rapporte l'Écriture, il promulgue la loi adaptée au niveau moral de ceux qui y sont soumis.

39 Puisque la grossièreté de leurs mœurs les rendait incapables d'imiter les vertus de leurs ancêtres, et qu'ils étaient comme des gens dont l'âme est en proie à la passion et à la maladie, il leur donna la constitution appropriée; certaines prescriptions étaient d'une évidence explicite, d'autres insinuées allégoriquement : c'étaient des symboles et des ombres, et non la vérité nue, qu'il leur proposait de garder et d'honorer.

40 Et ainsi, la nation juive, qui commence à partir de Moïse, subsiste jusqu'à la venue de notre Sauveur Jésus Christ, en accord avec les paroles de leurs propres prophètes. Car telle était la prédiction de Moïse lui-même et des prophètes après lui : on n'abandonnerait pas la législation mosaïque et ses prescriptions avant que parût celle du Christ, c'est-à-dire celle de l'alliance nouvelle annoncée par notre Sauveur à tous les peuples. Ces choses ont maintenant trouvé leur accomplissement ainsi qu'elles avaient été proclamées.

41 Mais puisque nous avons parcouru rapidement l'histoire des Hébreux avant Moïse et présenté le caractère de leur piété, voici le moment d'examiner aussi leur doctrine, d'après les écrits de Moïse et ceux des prophètes qui l'ont suivi.

## Chapitre 9

1 Donc, le premier de tous, lui-même fut l'admirable théologien et législateur qui, par ses propres écrits, jeta pour le peuple des Juifs les fondements d'une constitution politique en accord avec la piété. Pour cela, il ne pensa pas devoir recourir aux préambules rebattus propres à ce genre d'ouvrages; mais après avoir choisi toute loi prescrivant ce qu'il fallait faire et défendant ce qu'il ne fallait pas faire, ainsi que les dispositions publiques et civiles concernant les relations mutuelles, il pensa que son enseignement devait débiter par la théologie de ses pères : pour apprendre des lois conformes à la piété, aucune méthode n'était plus propre, pensait-il, que la réflexion théologique transmise de ses aïeux jusqu'à lui.

2 Il part donc de Dieu, selon la tradition de la théologie de ses ancêtres hébreux, mais non comme aimaient à le faire les Égyptiens, les Phéniciens ou les autres peuples, qui rabaissaient le nom sacré pour l'appliquer indifféremment à une multitude (d'êtres) et appelaient dieux visibles les astres du ciel, dieux cachés et invisibles tantôt des hommes qui étaient morts, tantôt les démons terrestres ou aériens, selon ce que nous avons réfuté plus haut.

3 Mais c'est par la Cause universelle, l'Artisan des choses visibles et invisibles, qu'il fait commencer tout son livre : il enseigne que c'est là le législateur qui règle l'organisation de l'univers, et le présente comme le roi de l'unique et vaste république du monde.

4 Ainsi dès le début Moïse enseigne-t-il qu'il faut reconnaître en Dieu l'auteur et le maître non seulement des lois qu'il allait lui-même imposer peu après aux hommes, mais aussi des lois naturelles de l'univers.

*De la Providence universelle; de la constitution et de la création du monde.*

## Chapitre 10

1 Lui seul, en effet, préside en roi et en législateur à l'ordonnance du monde entier : c'est à sa volonté et à sa puissance que tous les êtres doivent leur existence; c'est par ses lois et ses déterminations que toute la durée est gouvernée en bon ordre.

2 C'est par la parole et la loi de Dieu que tout d'abord le ciel a été affermi et que la substance lourde et solide de la terre se trouve miraculeusement suspendue, à l'encontre de sa nature propre, au-dessus des éléments plus subtils; c'est par la parole et la loi divines que la course alternée de la nuit et du jour poursuit sa révolution; c'est par la parole et la loi divines que le soleil lui-même et la lune et le chœur des astres exécutent dans l'ordre qui convient leur progression propre; c'est par la loi du Roi universel que s'accomplissent, dans le concert parfaitement harmonieux de l'univers, les variations tropicales, le changement des périodes, les cycles annuels, les saisons de l'année; c'est par la loi de Dieu que l'hiver fait place au printemps, et celui-ci au retour des saisons suivantes; les abîmes de la mer qui se gonflent du flot tempétueux restent enfermés par la loi divine dans leurs domaines marins sans oser franchir les limites des lois sacrées; par la loi divine encore, la substance aride de la terre, arrosée de chutes de pluie et de neige convenablement réparties, produit mille espèces de végétaux et d'animaux.

3 En un mot, la nature mère de toutes choses, asservie au commandement de Dieu, obéit à des lois divines et à la volonté du Dieu qui régit tout. Car ce n'est pas sans propos, ni par hasard, ni par un mouvement spontané et irrationnel qu'un tel arrangement a pu se trouver constitué, pas plus que cet immense et magnifique chef-d'oeuvre ne peut être l'ouvrage d'une nature irresponsable : c'est la création de l'architecte suprêmement habile de l'univers, et elle est gouvernée par ses paroles et ses lois saintes.

4 Si le prophète part des origines et fait précéder la législation humaine par les lois de la nature universelle, c'est avant tout pour nous exhorter à nous attacher au Dieu souverain et à ne pas nous laisser aller à négliger ses lois. Puisque le soleil lui-même, le ciel et le monde, la terre et tout ce qu'elle porte, ainsi que tout ce que l'on croit être l'oeuvre de la nature, est esclave de ses ordres et de ses dispositions, de ses lois et de ses paroles saintes,

5 à plus forte raison la race humaine, qui est une part non négligeable de l'univers, doit-elle par conséquent s'attacher aux injonctions divines et ne pas se montrer inférieure aux éléments. Au commencement, en effet, la terre a reçu sa loi lorsque Dieu a dit : «Que la terre fasse germer l'herbe verte portant semence selon son espèce et l'arbre fruitier donnant du fruit»; et, sitôt la parole dite, elle montra sa docilité à la loi et n'a jamais jusqu'à présent négligé la disposition divine.



6 Et de même la substance humide, lorsque Dieu a dit : «Que les eaux produisent des reptiles ayant souffle de vie et des volatiles qui volent au firmament du ciel» : sitôt la parole dite, elle exécuta son ouvrage; maintenant encore, on la voit offrir son obéissance à la loi.

7 Si donc le soleil et la lune et les astres, depuis que la loi divine les a déterminés à exécuter leur course propre et à «servir de signes pour les saisons, pour les jours et pour les années», ne s'écartent pas de sa législation, quel refuge de pardon te resterait-il encore, si tu méprisais les lois divines ?

8 Par ce premier enseignement, cet homme admirable nous a conquis et rendus à bon droit les imitateurs ardents de sa connaissance de Dieu et de sa piété : nous n'avions en effet rien pu trouver d'analogue chez les théologiens des peuples étudiés précédemment.

9 Après la théologie première, Moïse passe au second point de doctrine, qui est à la fois physique et philosophique : après la connaissance de Dieu et de l'ordonnance de l'univers, Moïse en vient logiquement à ce qui est second aussi dans l'ordre naturel; c'est le problème de la nature de l'homme, car une fois que l'on connaît Dieu, il est nécessaire de se connaître soi-même. C'est pourquoi, aussitôt, il enseigne ce qu'est l'homme, quel est le principe qui le mène à la connaissance de Dieu et à la piété, et quelle est la vie conforme au principe directeur de l'homme. Opérant ainsi la distinction entre l'âme et le corps, il définit par l'âme l'homme véritable qui, façonné à l'image de Dieu<sup>6</sup>, participe à une substance intelligible, incorporelle et rationnelle; quant au corps, ce n'est que l'enveloppe terrestre de l'âme. Il ajoute en outre un troisième principe : le souffle de vie, puissance unificatrice qui conjoint ce qui est emprunté à la terre avec ce qui est créé à l'image de Dieu.

10 Et il rapporte que le premier séjour de l'homme en question avait été dans le paradis de Dieu, lieu trois fois béni, empli de biens immortels et éternels. Mais lui qui, à l'origine de l'univers, était soumis à la loi de Dieu comme toutes choses, fut, par sa négligence et sa transgression de l'ordre divin, privé d'une vie si désirable.

11 Telle est donc la philosophie que Moïse expose dans l'exorde des saintes lois : il proclame essentiellement que nous ne devons pas mépriser la dignité qui nous est propre et la ressemblance que nous avons avec le divin, par laquelle nous avons en outre reçu en partage l'immortalité de l'âme.

12 Il n'est pas en effet licite de détruire une image royale. Or la véritable image archétype du Dieu de l'univers, c'est son Verbe, qui est la sagesse et la vie mêmes, la lumière et la vérité, tout le beau et le bien qu'on puisse imaginer; et l'intellect humain est l'image d'une image, puisque l'on reconnaît qu'il a été fait selon l'image de Dieu.

13 Moïse pensait que ces réflexions étaient nécessaires pour commencer à instruire ceux qui devaient s'attacher aux saintes lois et pour leur rappeler ce qui en eux était pris à la terre et retournerait à la terre, et ce qui est en nous le meilleur et ressemble à Dieu, ainsi que la manière dont il faut nous comporter à l'égard de chacune de ces deux parties : ne pas infliger d'outrage impie à l'homme qui est à l'image de Dieu, ni souiller celle-ci par des actions honteuses et réprouvées, mais garder constamment le désir de ce premier séjour de vie bienheureuse et nous empresser d'y retourner, en faisant la prière d'atteindre à la dignité de la première vie bienheureuse; et surtout, nous préparer déjà, dès ici-bas, au voyage qui nous ramènera là-haut, car il est absolument impossible à des profanes impurs de pénétrer aux lieux sacrés dont déchet le premier homme pour avoir, par sa négligence, méprisé l'ordre divin.

14 A ces points de doctrine, l'hiérophante en ajoute un autre qui n'est pas moins riche en conséquences : il enseigne de ne pas oublier la présence à côté de chaque homme d'un mauvais démon qui l'assiège et l'épie, qui hait le bien et médite depuis les origines de faire perdre aux hommes leur salut.

15 Moïse le nomme dragon et serpent, être sombre qui hante l'obscurité et qui est rempli du venin du mal; et il ajoute que, dans sa jalousie de notre vie divine, il s'efforce encore maintenant de faire trébucher et choir chacun de ceux qui s'attachent à Dieu. C'est par sa fourberie que nos premiers ancêtres ont été déchus de leur sort plus divin; c'est pourquoi il faut constamment veiller contre ses tentations artificieuses.

16 Mais pourquoi anticiper ? Il faut d'abord examiner d'après les Écritures elles-mêmes chacun de ces points. Commençons donc en reprenant à partir de Dieu, après avoir tout d'abord imploré son aide par l'intermédiaire de notre Sauveur.

Chapitre 11

1 Le récit qui a cours chez eux pose le principe de la théologie en commençant par la puissance créatrice et ordonnatrice de l'univers; écartant raisonnements et conjectures, il s'abandonne d'une façon plus doctrinale et instructive, à l'inspiration de l'Esprit saint, sous la conduite duquel Moïse fait débiter ainsi la théologie : «Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre».

2 Il ajoute : «Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.» Et encore : «Dieu dit : Qu'il y ait un firmament (...), et il fut.» Et encore : «Dieu dit : Que la terre fasse germer l'herbe verte portant semence selon son espèce et sa ressemblance et l'arbre fruitier donnant sur la terre du fruit dans lequel est sa semence selon son espèce, et cela fut.» Et plus loin : «Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans le firmament du ciel, pour briller sur la terre, et qu'ils servent de signes pour les saisons, pour les jours et pour les années, et cela fut.» Et encore : «Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles ayant souffle de vie, selon leur espèce, et tous les volatiles du ciel, selon leur espèce, et cela fut.» Et encore : «Que la terre produise (...) quadrupèdes et reptiles et bêtes sauvages de la terre, selon leur espèce, et cela fut.»

3 Lorsque, dans ce récit, l'Écriture utilise l'expression «Dieu dit», elle exprime l'autorité divine et la volonté de Dieu que les choses soient créées ainsi, et il est inutile de supposer qu'il parle avec une voix et des mots. De fait, lorsqu'il récapitule tout le récit, Moïse dit : «Tel est le livre de la génération du ciel et de la terre (...), au jour où Dieu fit le ciel et la terre» et tout ce qu'ils contiennent.

4 Telle est donc la théologie des Hébreux : elle apprend que c'est par la parole démiurgique de Dieu que toutes choses ont été constituées.

Elle enseigne ensuite que le monde tout entier n'est pas laissé à lui-même par celui qui l'a constitué, comme un orphelin abandonné par son père, mais que, pour l'éternité, il est administré par la Providence de Dieu, si bien que Dieu n'est pas seulement le démiurge et le créateur de l'Univers, mais encore son sauveur et son administrateur, son roi et son chef : il surveille éternellement le soleil lui-même et la lune, les astres, le ciel tout entier et le monde; avec son vaste regard et sa puissance divine, il inspecte tout et embrasse toutes choses dans les cieux et sur la terre; il dispose et administre tout dans l'harmonie.

5 De la même façon assurément, les prophètes postérieurs à Moïse, recevant eux aussi une inspiration analogue, tantôt s'écrièrent en parlant au nom de la Divinité elle-même : «Je suis un Dieu proche, dit le Seigneur, et non un Dieu lointain; si un homme fait quelque chose dans le secret, ne le saurai-je pas moi aussi ? Est-ce que je n'emplis pas le ciel et la terre ? dit le Seigneur»; et tantôt parlèrent ainsi de Dieu : «Qui a mesuré l'eau de sa main, et le ciel avec un empan, et toute la terre à la poignée ? qui a pesé les montagnes au peson, et les vallons à la balance ? qui a connu l'esprit du Seigneur, et qui fut son conseiller ?» Et encore : «Celui qui a dressé le ciel comme une chambre voûtée et l'a étendu comme une tente pour y habiter.» Et ailleurs : «Levez vos yeux, et voyez qui a montré toutes ces choses.» Et plus loin : «C'est le Seigneur Dieu qui a créé le ciel et l'a fixé; qui a installé la terre et ce qu'elle contient; qui donne la vie au peuple qui l'habite, et le souffle à ceux qui la foulent; c'est moi le Seigneur Dieu.» Et plus loin : «C'est moi seul qui ai étendu le ciel et installé la terre (...); je suis le Seigneur Dieu, et il n'en est point d'autre que moi.»

7 Et encore : «Vous leur parlerez ainsi : Les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre, qu'ils disparaissent de la face de la terre et de dessous le ciel. Le Seigneur qui par sa force a créé la terre a établi par sa sagesse le monde habité et par son intelligence a déployé le ciel et fait monter les nuages de l'extrémité de la terre, a fait les éclairs pour la pluie, et tiré les vents de ses trésors. Tout homme est trop stupide pour comprendre.»

8 Et encore : «Où irai-je loin de ton esprit, où me cacherais-je loin de ta face ? Si je monte au ciel, toi tu es là; si je me couche dans l'Hadès, tu es présent. Si j'étends mes ailes à l'aurore et vais m'établir aux extrémités de la mer, là aussi ta main me guidera.»

9 Ces considérations – et d'autres semblables – des théologiens postérieurs à Moïse (des Hébreux aussi) se trouvent en parfait accord celles des plus lointains ancêtres de la réflexion théologique. Écoute seulement ces hommes chers à Dieu et trois fois bénis qui vécurent avant Moïse et furent les premiers Hébreux; écoute, le premier de tous, Abraham lui-même, qui a été déclaré le fondateur du peuple entier des Juifs :

10 «Abraham dit au roi de Sodome : Je tendrai ma main vers le Dieu Très-Haut, qui a fondé le ciel et la terre.» Et avant même Abraham se présente Melchisédech, prêtre du Dieu Très-

Haut, qui bénit Abraham par ces paroles : «Béni est Abraham par le Dieu Très-Haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. Et béni est Dieu qui a fondé le ciel et la terre.»

11 Outre cela, la Parole présente encore Abraham s'adressant ainsi à son serviteur : «Place ta main sous ma cuisse, et je te ferai jurer par le Dieu du ciel et le Dieu de la terre.» Et il ajoute : «Le Seigneur, Dieu du ciel et Dieu de la terre, qui m'a pris de la maison de mon père et de la terre où je suis né.»

12 Et surtout, lors de la théophanie accordée à Moïse lui-même, voici ce que l'oracle répond à Moïse, qui lui demandait qui il faut croire qu'est Dieu : «Je suis celui qui est. Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous.»

13 Contentons-nous de ces sages entre mille autres que présente la théologie des Hébreux. Et vaut-il la peine de leur comparer les théologies des sages grecs ? Les uns déclarent qu'il n'existe pas de Dieu du tout; d'autres disent que les astres sont des dieux, sphères incandescentes fixées au ciel à la façon de clous ou de plaques métalliques; d'autres, que c'est un feu artiste qui se meut régulièrement; ceux-ci veulent que le monde ne soit pas gouverné par la providence d'un Dieu, mais par une nature irrationnelle; ceux-là, que le céleste seul soit gouverné par Dieu, mais non ce qui est sur terre; ou encore, que le monde soit inengendré, et nullement créé par un Dieu, mais qu'il se soit constitué spontanément et sous l'effet du hasard; d'autres enfin prétendant que la constitution de l'univers est le résultat de certains corps insécables et subtils, inanimés et irrationnels.

14 Tel était donc, brièvement, l'enseignement des oracles des Hébreux sur le Dieu de l'Univers; passons maintenant à l'examen de ce que, après leurs vues sur le Dieu de l'Univers, les Hébreux ont pensé du principe des choses créées.

### *De la théologie de la Cause seconde.*

#### Chapitre 12

1 Thaïes de Milet déclarait que le principe de l'univers était l'eau; Anaximène, l'air; Heraclite, le feu; Pythagore, les nombres; Épicure, ainsi que Démocrite, des corps insécables; Empédocle, les quatre éléments. Considérons donc à leur tour les oracles des Hébreux.

2 Après l'essence sans principe et inengendré du Dieu de l'univers, essence qui est sans mélange et au-delà de toute compréhension, ils introduisent une substance seconde, puissance divine qui est le principe des choses créées, venue la première à l'existence et engendrée par la Cause première : ils l'appellent Parole, Sagesse, Puissance de Dieu.

3 Le premier à l'enseigner est Job lorsqu'il dit : «Mais la sagesse d'où la trouve-t-on ? Et quel est le lieu de la connaissance ? Un mortel ne connaît pas sa voie, et assurément on ne la trouve pas chez les hommes (...). Nous avons entendu sa renommée. Le Seigneur a ordonné sa voie, lui, il connaît sa place.»

4 Et David, dans les psaumes, désignant la sagesse d'un autre nom, dit : «Par la Parole du Seigneur ont été fixés les cieux» : c'est de cette façon qu'il célèbre le Verbe de Dieu, artisan de l'univers. Bien plus, son fils Salomon fait une prosopopée de la Sagesse en ces termes : «Moi, la Sagesse, je demeure avec le conseil et la science; moi, j'appelle à la réflexion (...). Par moi règnent les rois, et les princes édictent la justice.»

5 A quoi il ajoute ensuite : «Le Seigneur m'a créée au commencement de ses voies en vue de ses oeuvres; avant l'éternité il m'a établie; au commencement, avant de faire la terre et avant la naissance des abîmes (...), avant la formation des montagnes, avant toutes les collines, il m'engendra (...). Lorsqu'il préparait le ciel, j'étais à ses côtés; (...) et quand il plaçait les sources impérissables de la (terre) en dessous du ciel, (...) j'étais avec lui, mettant l'harmonie. J'étais celle dont il faisait sa joie chaque jour, je me réjouissais en sa présence à chaque instant, quand il se réjouissait d'avoir achevé la terre.»

6 Voilà ce que dit Salomon dans les Proverbes, et voici ce qu'il dit quelque part en son propre nom : «Qu'est-ce que la sagesse et comment elle naquit, je vous l'annoncerai et ne vous cacherai pas les mystères, mais les découvrirai dès le commencement de sa naissance.» A la suite de quoi, il ajoute : «Car elle est un esprit intelligent, saint, unique, divers, subtil, mobile, net, sans souillure (...), pouvant tout, surveillant tout, pénétrant tous les esprits intelligents, purs et les plus subtils.

7 Car, plus que tout mouvement est mobile la sagesse : elle traverse et pénètre toutes choses grâce à sa pureté. Car elle est la respiration de la puissance de Dieu, la pure émanation de la gloire du Tout-Puissant. Aussi nulle souillure ne l'atteint. Car elle est le reflet de l'éternelle

lumière, le miroir immaculé de l'activité de Dieu et l'image de son bonté (...). Elle s'étend d'une extrémité à l'autre avec force et administre l'univers avec bienfaisance.»

8 L'Écriture sainte présente de diverses façons ce Verbe divin envoyé par le Père pour le salut des hommes. Elle rapporte donc qu'il s'est manifesté lui-même à Abraham, à Moïse et à tous les prophètes chers à Dieu, qu'il leur apporta maint enseignement par ses oracles et leur prédit l'avenir, lorsqu'elle mentionne que le Seigneur Dieu a été vu et est venu converser avec les prophètes.

9 Il est aussi venu pour être connu de tous les hommes, envoyé par le Dieu plus-grand<sup>1</sup> comme Sauveur des malades et médecin des âmes; c'est ce que l'Écriture prophétise ainsi : «Il a envoyé sa Parole et les a soignés et les a arrachés à la ruine.» Et ailleurs, elle dit encore : «C'est avec rapidité que courra sa Parole.»

Puis l'enseignement évangélique, qui renouvelle la doctrine prophétique et traditionnelle, en éclaire ainsi la théologie : «Au principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au principe auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui existe. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.»

10 C'est donc manifestement sous l'inspiration du saint Esprit lui-même que le très sage Moïse, commençant son récit de la création du monde, dit au début précédemment rapporté que Dieu créa le ciel et la terre; et sous cette même inspiration, il présente Dieu s'entretenant comme avec son propre Verbe premier-né de la création de l'homme, lorsqu'il écrit : «Et Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*».

11 C'est ce que laisse entendre aussi le psalmiste lorsque, parlant de la Cause première, il déclare : «Il dit, et les choses furent faites; il ordonna, et elles furent créées», formule qui manifestement suppose un ordre et une exhortation de la Cause première à la Cause seconde, comme d'un père à son fils; car il est, semble-t-il, de tous points évident que quiconque parle, parle à un autre et que quiconque ordonne, ordonne à un autre qui se distingue de lui.

12 Et c'est en termes aussi précis que Moïse fait mention de deux Seigneurs, de toute évidence Père et Fils, lorsque faisant le récit du châtement des impies, il rapporte : «Le Seigneur venant du Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu.»

13 En accord avec cela, David chante dans un psaume : «Le Seigneur a dit à mon Seigneur : *Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds*.» Et allant plus loin, il insinua une allusion à la génération mystérieuse et à jamais inexprimable (du Verbe) en disant : «De mon sein, avant l'aurore, je t'ai engendré».

14 Mais afin qu'on ne croie pas que j'interprète abusivement ces textes, j'invoquerai comme exégète de la pensée contenue dans l'Écriture un Hébreu qui tient de ses ancêtres une connaissance précise de leurs propres écrits et a reçu de maîtres sa doctrine : c'est, si tu l'admets pour tel, Philon. Écoute donc comment il interprète les paroles divines.

## Chapitre 13

1. «Pourquoi Dieu dit-il, comme d'un autre Dieu : J'ai fait l'homme à l'image de Dieu, et non : à ma propre image ? Cet oracle est tout à fait juste et sage, car rien de mortel ne pouvait être représenté à l'image du Dieu suprême, Père de l'univers, mais seulement à l'image du second Dieu, qui est son Verbe.

2 Il fallait que le caractère rationnel fût gravé dans l'âme humaine par le Verbe divin, puisque le Dieu qui précède le Verbe est supérieur à toute nature rationnelle; il était impossible qu'une créature fût faite à la ressemblance de Celui qui est établi au-dessus du Verbe dans la forme d'existence la plus parfaite, et exclusive.»

3 Cet extrait du premier livre des *Questions et solutions* de Philon me suffira. Mais le même auteur, dans le premier livre *Sur l'agriculture*, nomme aussi «Fils de Dieu» son Verbe premier-né, de cette façon : «Toutes ces choses, le Dieu pasteur et roi les mène selon la justice, car il leur a préposé comme loi son Verbe véritable, son Fils premier-né, qui recevra le soin de ce troupeau sacré comme le ministre d'un grand roi.»

4 Et voici encore, textuellement, ce qu'il écrit au second livre : «Si l'on veut échapper à la honte des questions non résolues, qu'on avoue franchement qu'aucun principe matériel n'est assez fort pour pouvoir supporter le fardeau du monde, mais que c'est le Verbe perpétuel du Dieu éternel qui est le fondement très solide et très stable de l'univers.

---

<sup>1</sup> cf. Jn 14,28

5 C'est lui qui, tendu du milieu aux limites et des extrémités au milieu, prolonge le cours invincible de la nature, réunissant et resserrant toutes les parties : le Père qui l'a engendré a fait de lui le lien infrangible de l'univers.

6 Il est donc raisonnable de penser que la terre tout entière ne sera jamais dissoute par toute l'eau que son sein renferme, que jamais le feu ne sera éteint par l'air ni, inversement, l'air enflammé par le feu, puisque le Verbe divin se place lui-même comme médiateur sonore des éléments muets, afin que l'univers résonne en accord avec lui comme au rythme de la notation musicale : c'est, par sa persuasion conciliante, l'intermédiaire et l'arbitre qui apaise les menaces des éléments contraires.»

7 Voilà ce que dit Philon. Un autre sage parmi les Hébreux, Aristobule, qui fleurit sous la monarchie des Ptolémées, garantit aussi cette doctrine comme une tradition ancestrale lorsque, dédiant à Ptolémée son *Interprétation des saintes lois*, il parle ainsi.

## Chapitre 14

1 «Cette même (expression) pourrait se rapporter aussi à la sagesse, car toute lumière vient d'elle. C'est la raison pour laquelle certains parmi la secte des péripatéticiens ont affirmé qu'elle tenait lieu de flambeau : ceux en effet qui la suivent avec constance seront toute leur vie exempts de trouble. Mais Salomon, l'un de nos ancêtres, a dit d'une manière plus claire et plus belle que la sagesse existait avant le ciel et la terre, ce qui concorde avec l'opinion citée plus haut.»

2 Telles sont, parmi d'autres, les idées que les enfants des Hébreux ont cultivées à ce sujet. N'est-ce point la doctrine la plus respectueuse de la Divinité que celle qui attribue le principe de la constitution de l'univers à une puissance rationnelle et très sage de Dieu, et plus précisément à la Sagesse et au Verbe mêmes de Dieu, plutôt qu'aux éléments inanimés et irrationnels ?

3 Telle est donc chez les Hébreux la doctrine sur le principe de l'univers. Examinons à présent leur enseignement sur la constitution des êtres rationnels, qui viennent après le premier Principe.

### *De la constitution des êtres rationnels.*

## Chapitre 15

1 Après la substance sans principe et inengendrée du Dieu Roi de l'univers, les Hébreux enseignent le principe qui, engendré par le Père seul et étant son premier-né, coopère à la volonté du Père et a été fait à son image.

2 Ce principe à son tour commande tous les êtres engendrés par la suite : c'est pourquoi ils l'appellent habituellement image de Dieu, puissance de Dieu, sagesse de Dieu, parole de Dieu, ainsi que «chef suprême de la puissance du Seigneur» et «ange de grand conseil».

3 Quant aux puissances spirituelles et rationnelles qui viennent après ce principe, la nature humaine ne peut les décrire à cause de leur multitude et de la variété de leurs formes; il est seulement possible de s'en faire une idée par des exemples tirés de la comparaison avec les choses visibles, telles que le soleil, la lune, les astres, le ciel lui-même qui renferme toutes choses au-dedans et au-dessous de lui.

4 «Car autre est la gloire du soleil, autre la gloire de la lune, autre la gloire des astres», dit l'apôtre divin; «un astre même diffère en gloire d'un autre astre.»

5 Voici en quelque sorte comment il convient d'imaginer l'ordonnance des substances incorporelles et spirituelles : la puissance du Dieu de l'univers, indicible et infinie, comprend la totalité dans son ensemble. En second lieu, à la suite du Père, vient la puissance à la fois créatrice et illuminatrice du Verbe divin (c'est la raison pour laquelle les Hébreux aiment à l'appeler lumière véritable et soleil de justice).

6 Voici maintenant en troisième lieu, après la seconde substance, et disposée à la place de la lune, la (substance) de l'Esprit saint, que les Hébreux classent aussi dans la dignité première et l'honneur royal du commandement universel : il a été placé par le Créateur de l'univers pour commander aux êtres engendrés par la suite, c'est-à-dire qui relèvent de lui et ont besoin de son assistance.

7 Mais l'Esprit saint, qui occupe le troisième rang, assiste des puissances supérieures qui sont en lui les êtres qui relèvent de lui, non sans que lui-même reçoive en échange de la part d'un autre – je veux dire du Verbe de Dieu – plus haut et plus puissant, dont nous avons

dit qu'il occupe la seconde place après la nature suprême et incréée du Dieu Roi de l'univers : le Dieu-Verbe, qui lui-même trouve assistance auprès de celui-ci et puise en quelque sorte à une source intarissable qui répand la Divinité, communique avec une généreuse abondance les radiations de sa propre lumière à tous les êtres également, en particulier à l'Esprit saint lui-même qui plus que tous lui est lié et proche, et aux puissances spirituelles et divines qui viennent après celui-ci.

8 Le principe inengendré de l'univers est source de tous biens, cause de divinité et de vie, ainsi que de lumière et de toute vertu, premier principe de toutes les primautés et de tous les principes, ou plutôt au-delà du principe et de la primauté, au-delà de toute pensée formulée ou conçue. Il communique tout ce qu'il enferme dans ses puissances ineffables à son seul premier-né, comme au seul être capable de contenir et de recevoir l'abondance des biens du Père, inaccessible et irrecevable pour les autres êtres.

9 Puis, par le ministère et la médiation du Second, il attribue partiellement ces biens à ceux qui en sont partiellement dignes, selon ce qui est accessible à chacun : des plus parfaits, des souverainement saints, il gratifie le Troisième après lui, qui est le chef et guide des êtres à sa suite et obtient par le Fils ce qui vient du Père.

10 C'est pourquoi tous les théologiens hébreux proclament, après le Dieu suprême et après son premier-né la Sagesse, la divinité de la troisième et sainte puissance qu'ils appellent Esprit saint, par l'inspiration duquel ils étaient précisément illuminés.

11 A la suite du ciel et du soleil et de la lune, les Hébreux disent qu' «un astre diffère en gloire d'un autre astre». Et s'il est impossible à une nature mortelle de trouver le nombre des astres, les oracles des Hébreux affirment que le Dieu roi de l'Univers n'ignore ni le grand nombre ni les noms des astres de l'armée des cieux; c'est pourquoi il y est dit : «Celui qui compte la multitude des astres et qui les appelle chacun par leur nom».

12 Ainsi, après les premiers des astres envisagés comme symboles des puissances incorporelles qui se distinguent par la puissance et la substance de leur lumière intelligible, il s'en trouve une grande variété inconcevable pour nous, des familles et des espèces innombrables pour nous, mais non pour le Créateur de l'univers.

13 Aussi, pour montrer qu'ils sont compréhensibles pour Dieu seul, l'un des théologiens s'écrie : «Des myriades de myriades le servaient, et mille milliers se tenaient devant lui»; par ce chiffre, il montre qu'ils sont dénombrables pour Dieu; et par sa grandeur, que c'est pour nous l'infini; car nous avons coutume d'appeler des choses nombreuses ou infinies «myriades» par l'expression de la surabondance.

14 Un autre prophète, exposant leur essence, parle ainsi du Créateur de l'univers : «Seigneur mon Dieu, comme tu es immensément grand ! tu t'es revêtu de louange et de majesté, t'enveloppant de lumière comme d'un manteau, déployant le ciel comme un pavillon (...). Tu es celui qui fais des vents ses messagers, et ses ministres des flammes du feu.»

15 Ne va pas croire cependant que les êtres dont on vient de parler participent à la substance du feu mortel et terrestre que nous connaissons, non plus qu'à celle des souffles d'un air de nature irrationnelle; mais de même que Dieu lui-même, qui est incorporel et immatériel, qui est toute intelligence, ou plutôt qui est par nature au-dessus de l'intelligence et au-dessus de toute raison, est appelé d'une manière assez imagée souffle, feu, lumière, et (au moyen) d'autres dénominations adaptées à des oreilles mortelles, de même par conséquent les divines Écritures, qui appellent les puissances intelligibles et rationnelles du nom d'anges, archanges, esprits, puissances divines, armées célestes, principautés, vertus, trônes, dominations, comme autant de myriades et de myriades d'astres et de luminaires, disent qu'elles sont toutes commandées et régies par le «soleil de justice» en union avec l'Esprit saint qui l'accompagne.

16 Et toutes les créatures, en union avec le Fils lui-même et l'Esprit saint, les êtres vivants doués d'esprit et de raison avec tous ceux qui sont dans le ciel, avec le ciel lui-même et tout ce qu'il renferme en son sein, tout doit rendre au Dieu suprême et à lui seul, Roi universel qui s'étend partout et en tout, Maître absolu et cause de l'univers, l'hymne et l'invocation qui conviennent, car il est l'Artisan, le Créateur et le Pourvoyeur de toutes choses; la divine Écriture inspirée y invite en ces termes :

17 «Louez Dieu du haut du ciel, louez-le dans les hauteurs; louez-le, tous ses anges, louez-le, toutes ses puissances; louez-le, soleil et lune, louez-le, tous les astres et la lumière; louez-le, cieux des cieux; et que les eaux d'au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur. Car il dit, et ils furent faits; il a ordonné, et ils furent créés; il les a disposés pour l'éternité; il leur a donné des ordonnances et ils ne les transgresseront pas.»

18 Telle est la doctrine des Hébreux que nous avons préférée aux divagations polythéistes et démoniaques des Grecs. Nous reconnaissons des puissances divines qui obéissent au Dieu

souverain et le servent, et leur rendons l'honneur qui convient; mais nous ne confessons qu'un seul Dieu et n'adorons que lui : c'est lui que le ciel lui-même et tout ce qui est dans le ciel et ce qui est au-delà du ciel a appris à adorer, à chanter et à invoquer. Car le Fils seul-engendré de Dieu, le premier-né de l'univers, le principe de toutes choses, nous invite lui-même à croire que son Père est le seul vrai Dieu, et à n'adorer que lui.

*Des puissances adverses.*

## Chapitre 16

1 Voici maintenant ce que les oracles des Hébreux livrent à notre examen au sujet de la puissance adverse. Les puissances divines, disposées par la volonté du Père au-dessus du monde entier, les «esprits chargés d'un ministère, envoyés en service pour ceux qui doivent hériter du salut», les saints anges et archanges de Dieu, et toute l'essence intelligible qui administre les biens, qui est lumineuse et dispense aux hommes les biens accordés par Dieu, (toutes ces puissances) escortent le Dieu roi de l'univers, puis, à la façon des astres dans le ciel, entourent le «soleil de justice» et l'Esprit saint qui l'accompagne, et jouissent de la lumière que ceux-ci leur fournissent; aussi les compare-t-on justement aux luminaires du ciel.

2 Mais d'autre part, leurs oracles nomment par des expressions appropriées à la perversité de sa conduite la puissance qui s'est détournée de celles-ci, s'est privée par sa méchanceté propre de la compagnie des meilleures et a choisi, à l'encontre de son état premier, les ténèbres au lieu de la lumière.

3 Quant à l'initiateur de la déchéance, qui est devenu, pour lui-même et pour d'autres, cause de l'abandon des puissances meilleures, on a coutume – puisqu'il gît totalement déchu de la piété des êtres divins et que, s'étant fabriqué pour lui-même un venin de méchanceté et d'impiété, il est devenu par son éloignement volontaire de la lumière un créateur de ténèbres et d'irrationalité – de le nommer dragon, serpent, reptile noir, générateur de venin mortel, bête sauvage, lion dévoreur d'hommes et encore prince des reptiles.

4 Les livres sacrés disent que c'est la folie de son cœur et l'égarément de sa pensée qui furent l'occasion de sa déchéance, et présentent ainsi en même temps sa chute et sa démence : «Comment est-il tombé du ciel, Lucifer qui se lève au matin ? Il s'est écrasé à terre, celui qui envoyait ses ordres à toutes les nations. Toi, tu t'étais dit dans ton cœur : Je monterai au ciel, au-dessus des astres du ciel je placerai mon trône (...), je serai semblable au Très-Haut.»

5 Et encore : «Ainsi parle le Seigneur : parce que ton cœur s'est soulevé et que tu as dit : Je suis un Dieu, je séjourne au séjour de Dieu.» Et plus loin : «Toi, sceau de ressemblance et couronne de beauté, tu étais dans le délice du jardin de Dieu; tu avais attaché sur toi toute pierre précieuse», etc.

6 A quoi il ajoute : «Tu étais sur la sainte montagne de Dieu, tu étais au milieu des pierres de feu; tu étais sans tache dans tes jours, du jour où tu fus créé, jusqu'à ce que fussent trouvées en toi les iniquités (...). Ton cœur s'est soulevé à propos de ta beauté; ta connaissance s'est détruite avec ta beauté. Pour la multitude de tes fautes je t'ai jeté à terre.»

7 Par ces textes, nous apprenons sans détour son séjour antérieur parmi les puissances plus divines et sa déchéance du nombre des puissances meilleures, à cause de sa propre arrogance et de sa rivalité avec Dieu. Mais au-dessous de lui, il y a une infinité d'autres êtres impliqués dans des fautes analogues et qui, déchus à cause de leur impiété du sort des êtres pieux, ont perdu leur lumineuse et divine parure d'autrefois, l'honneur des palais royaux et le séjour parmi les chœurs des anges et des bienheureux, pour habiter, par un juste jugement et une juste sentence du grand Dieu, le Tartare qui convient aux impies (les livres sacrés le nomment abîme) et les Ténèbres (non celles que nous connaissons, mais celles que révèlent les oracles divins).

8 Un petit détachement de ces esprits, laissé à l'entour de la terre et de l'air sublunaire en vue de donner de l'exercice aux champions de la piété, contribua à répandre parmi les hommes l'erreur du polythéisme, qui ne diffère en rien de l'athéisme.

9 La divine Écriture leur donne des dénominations appropriées, tantôt au sens propre, lorsqu'elle les appelle esprits mauvais, démons, principautés, dominations, maîtres du monde, esprits du mal; tantôt allégoriquement, lorsque pour inciter l'homme pieux à ne point craindre la troupe des démons ennemis, elle s'exprime en ces termes : «Sur l'aspic et le basilic tu marcheras, et tu fouleras aux pieds le lion et le serpent».

10 La preuve de leur hostilité contre Dieu, c'est le désir qu'ils ont d'être appelés eux-mêmes des dieux : ils usurpent à leur profit les honneurs rendus à Dieu et, usant de la divination

et des oracles comme de charmes et d'appâts, ils tentent de séduire les négligents et de les détourner de leur élévation vers le Dieu de l'univers pour les entraîner dans l'abîme meurtrier de la superstition impie et athée. Seuls depuis le fond des âges, les Hébreux ont mis leur ardeur à s'arracher violemment à leurs tromperies, en enseignant en termes précis que «tous les dieux des nations sont des démons».

11 Mais maintenant, pour le dire s'il plaît à Dieu, grâce à l'enseignement évangélique de notre Sauveur tous les peuples de tous les coins de la terre, débarrassés de tous les liens démoniaques, font monter des hymnes vers le Dieu dont nous avons appris qu'il est lui seul le Sauveur, le Roi et le Dieu de l'univers.

*De la nature de l'homme.*

## Chapitre 17

1 Revenons ici à la conception des Phéniciens et des Égyptiens sur la production des êtres vivants : elle présentait comme spontanée la génération de tous les êtres vivants sur terre, y compris les hommes, décrivant que c'est une seule et même nature semblablement qui se forme de la terre selon le hasard, et supposant qu'il n'y avait aucune différence entre cette (nature) irrationnelle et une âme et une essence rationnelles.

2 C'est bien ce qu'ont montré les extraits que nous avons proposés de leurs auteurs. Là encore, c'est avec raison que nous avons préféré suivre les enfants des Hébreux, qui ont donné une définition magnifique, sage et vraie de la constitution première de l'homme :

3 de ce qui est en nous, une partie est, disent-ils, divine et immortelle, n'étant par nature ni charnelle ni corporelle; et c'est là précisément l'homme véritable fait selon l'image et la ressemblance de Dieu. C'est l'oeuvre même de Dieu, et non du hasard ou d'une nature spontanée, et la cause même de l'univers a voulu, par une décision divine, que les êtres terrestres ne fussent point dépourvus d'essence intelligible et rationnelle, afin qu'à travers toutes les créatures, celles du ciel et de l'éther et celles qui sur terre sont douées de raison et peuvent concevoir sa divinité, monte vers lui l'hymne qui convient.

4 Voici donc ce que contiennent les oracles hébraïques : «Et Dieu dit : *Faisons l'homme selon notre image et selon notre ressemblance*; et Dieu fit l'homme, selon l'image de Dieu il le fit.» Et encore : «Et Dieu prit de la poussière de la terre, et il façonna l'homme, et il insuffla dans sa face un souffle de vie, et l'homme devint une personne vivante.» Et voici maintenant l'homme créé l'interprétation de Philon l'Hébreu, qui ajoute encore ceci aux paroles que nous avons déjà citées de lui :

## Chapitre 18

1 «Mais si les autres (penseurs) ont dit que notre intellect était une parcelle de la nature éthérée et rattaché ainsi l'homme à l'éther par un lien de parenté, le grand Moïse, lui, n'a assimilé la forme de l'âme rationnelle à aucun des êtres créés; il a dit au contraire qu'elle était une réplique authentique de ce souffle divin et invisible, marquée et frappée du sceau de Dieu dont l'empreinte est le Verbe éternel. Il dit en effet : *Dieu insuffla dans sa face un souffle de vie, et l'homme devint une personne vivante*, de telle sorte que celui qui reçoit l'empreinte reproduit nécessairement l'image de celui qui l'émet.

2 Aussi dit-on que l'homme est créé à l'image de Dieu, et non à l'image de l'un des êtres créés. Il s'ensuivait donc, puisque l'âme de l'homme reproduit l'image du Verbe de la cause, son archétype, que le corps même fût dressé et tendît ses regards vers la partie la plus pure de l'Univers, le ciel.»

3 Ainsi s'exprime Philon. En vérité, c'est avec raison que la divine Ecriture dit que l'homme n'a pas été fait comme le reste des êtres vivants. Les uns en effet sont sortis de la terre sur un seul ordre du roi de l'univers; d'autres ont pris leur essor de la substance humide, encore sur son injonction. Seul de tous les êtres vivants sur terre, le plus cher à Dieu – nous-mêmes –, a eu son âme faite selon l'image de Dieu et selon sa ressemblance; on voit par là qu'il est par nature apte à commander et à régner et que, seul de tous les êtres terrestres, il est capable de raisonner, de créer, de juger, de légiférer et de concevoir techniques et connaissances, car seule l'âme humaine est une substance intelligible et rationnelle à laquelle les autres êtres terrestres n'ont point part.

4 C'est pourquoi certains animaux sont au service de l'homme et lui tiennent lieu de domestiques : celui-ci, en maître et en chef, asservit et soumet ceux qui lui sont bien supérieurs par la force physique, mais inférieurs par leur privation de substance intelligible.



5 Les Hébreux disent donc que l'homme existe avec une notable prééminence, puisqu'il est à l'image et à la ressemblance de Dieu même. Aussi est-il capable d'atteindre à une représentation de l'idée de Dieu, de se faire des notions de sagesse, de justice et de toute vertu, de calculer le cours du soleil, de la lune et des astres, ainsi que le cycle des jours et des saisons, grâce à cette parenté supérieure que l'homme est seul à présenter parmi les êtres mortels.

6 Quant à la partie externe façonnée à son entour, elle est d'une substance hétérogène, issue de la terre, mais elle est aussi une oeuvre de Dieu, prise à la terre et y retournant. Aussi faut-il s'en soucier autant qu'un maître se soucie d'une bête privée de raison et accablée sous le fardeau, la guider avec douceur et la nourrir comme un esclave convenablement associé au service de la vie humaine; mais c'est le maître intérieur, noble et apparenté à Dieu par nature, qu'il faut honorer par un comportement libéral, et d'autant plus qu'il a été honoré par la cause même de l'univers.

7 De fait, l'Écriture dit bien que le Roi de l'univers avait paré la nature première de l'homme de puissances divines et d'une ressemblance avec Dieu, et qu'il lui avait attribué dans le jardin des biens<sup>4</sup> un premier séjour en harmonie avec les dons qu'il lui prodiguait, l'associant ainsi aux chœurs divins.

8 A l'origine, comme un père très bon, Dieu avait prodigué à l'homme tous ces biens; mais lui, par un choix volontaire, déchet de ces perfections et reçut en échange la région de la mort, par sa négligence du commandement divin.

9 Aussi convient-il essentiellement de remettre la piété au premier rang, de réparer par une conduite désormais régulière la première faute et de hâter notre remontée vers les biens qui furent nôtres et le moment où nous en jouirons de nouveau. Car la fin de la nature de l'homme ne se trouve pas ici sur terre, aboutissant à la corruption et à l'anéantissement, mais là d'où a glissé le premier homme.

10 C'est pourquoi il faut recouvrer la pureté et la ressemblance divine de la substance intelligible qui est en nous : c'est vers elle, de toutes leurs forces, que doivent aspirer à remonter tous les hommes qui ont souci de la piété et de la vertu.

11 Voilà donc ce que les Hébreux ont pensé de la nature humaine, dès le début, bien avant que les Grecs ne vinssent à l'existence : tout juste nés d'hier, ces nouveaux venus ont relevé la tête et, attentifs à piller à la dérobée les biens des Barbares, ils n'ont point négligé ceux des Hébreux, comme notre propos le montrera immédiatement.

12 Mais alors que le propre des conceptions hébraïques était de croire que le Dieu suprême est le Créateur unique de toutes choses, y compris la substance sous-jacente aux corps et que les Grecs appellent volontiers matière, une infinité de Barbares aussi bien que de Grecs s'y opposèrent, déclarant les uns que la matière est source du mal et n'a pas été engendrée, les autres qu'elle est, de par sa nature propre, sans qualité ni forme, mais que, par la puissance de Dieu, elle a acquis l'ordre en plus des qualités mêmes. Il nous faut donc montrer quelle supériorité comporte la doctrine des Hébreux, qui répond au problème par une démonstration rationnelle et démolit la position adverse par de justes raisonnements.

13 Ce ne sont pas mes propres paroles que je proposerai, mais celles des penseurs qui, avant nous, ont examiné en détail cette doctrine. Et voici tout d'abord ce que Denys,<sup>2</sup> dans le premier des écrits qu'il a dirigés contre Sabellius, écrit sur le présent sujet :

## Chapitre 19

1 «Tout aussi impies sont en effet ceux qui donnent à Dieu la matière comme un substrat inengendré qu'il doit mettre en ordre – de fait, ils admettent que celle-ci soit passible et docile aux modifications que Dieu lui fait subir.

2 Qu'ils expliquent donc d'où vient qu'on trouve en Dieu et en la matière à la fois le semblable et le dissemblable. Il faudrait en effet supposer qu'il y a un principe supérieur à tous deux – chose qu'il n'est pas permis d'envisager de Dieu : car ce caractère inengendré, déclaré semblable chez l'un et chez l'autre et conçu différent à propos de chacun, d'où leur viendrait-il ?

3 Si, en effet, Dieu est l'inengendré en soi et si son essence est, pourrait-on dire, d'être inengendré, la matière ne saurait être inengendrée (car Dieu et la matière ne sont pas la même chose); mais si chacun, la matière et Dieu, est ce qu'il est, et qu'à tous deux s'ajoute le caractère inengendré, il est manifeste que celui-ci est différent de chacun d'eux et qu'il leur est antérieur et supérieur à tous deux.

---

<sup>2</sup> d'Alexandrie.

4 Or la raison qui renverse radicalement et l'idée de leur coexistence et, bien plus, la possibilité pour l'un d'eux – la matière – d'exister par soi-même, c'est précisément la différence de leur nature opposée.

5 Qu'ils disent en effet la cause pour laquelle, alors que tous deux sont inengendrés, l'un, Dieu, est impassible, immuable, immobile, actif, l'autre, au contraire, passible, muable, instable, transformée.

6 Et comment pouvaient-ils s'entendre et se rencontrer ? Serait-ce que Dieu aurait ouvert la matière en s'adaptant à sa nature ? Mais il est insensé d'imaginer Dieu à la façon des humains, fondant l'or, taillant la pierre ou peinant de ses mains selon les différentes techniques qui permettent de donner une forme aux matériaux et d'y imprimer une figure.

7 Si au contraire Dieu a lui-même pourvu la matière de qualités qui la rendissent telle qu'il la voulait selon sa propre sagesse, en lui imposant comme un sceau la figure et la marque infiniment variées et nuancées de son art, on tient alors une explication pieuse et juste, qui en outre confirme la croyance que le fondement de l'univers, Dieu, est inengendré :

8 au caractère inengendré de Dieu, elle joint aussi son mode d'être. Il y a donc beaucoup à dire contre ces gens, mais ce n'est pas notre propos maintenant. D'ailleurs, en comparaison avec le profond athéisme des polythéistes, ceux-ci sont relativement pieux.»

Voilà ce qu'on trouve chez Denys. Écoute à présent ce que dit Origène :

## Chapitre 20

1 «Si quelqu'un, à cause (de l'image qu'il a) des artisans humains, achoppe sur ce point qu'il ne puisse admettre que Dieu constitue les êtres sans le substrat d'une matière inengendrée – puisque le statuaire ne peut accomplir son oeuvre sans airain, ni le charpentier sans bois, ni le maître d'oeuvre sans pierres –, il faut alors l'interroger sur la puissance de Dieu; lorsqu'il désire établir ce qu'il veut, Dieu ne peut-il, puisque son désir ne connaît ni manque ni faiblesse, établir (tout) ce qu'il veut ?

2 Car de même que, selon tous ceux qui admettent une providence, Dieu, dans sa puissance et sa sagesse ineffables, suscite comme il les veut, pour la bonne organisation de l'univers, les qualités qui n'existaient pas par elles-mêmes, de même sa volonté suffit-elle pour faire exister la substance dont il a besoin.

3 A ceux qui n'admettraient pas qu'il en soit ainsi, nous demanderons en effet s'il ne s'ensuit pas pour eux que Dieu a eu bien de la chance de trouver la substance inengendrée : ne lui eût-elle été fournie du fait de son caractère inengendré, qu'il eût été incapable d'accomplir aucune oeuvre et serait demeuré sans être ni Créateur, ni Père, ni Bienfaiteur, ni bon, bref, sans aucune des qualités qu'on attribue justement à Dieu.

4 Et puis, comment expliquer que la mesure du substrat de matière ait été justement telle qu'elle suffit à l'existence d'un monde si vaste, tout comme si, en effet, une providence plus ancienne que Dieu lui eût nécessairement soumis la matière, en veillant à ce que l'art qui est en sa possession ne lui inspire pas d'idées vaines, faute d'une substance à laquelle il pût s'unir pour disposer la beauté si grande du monde ?

5 Et comment la matière eût-elle été réceptive à toute qualité voulue par Dieu, si Dieu ne se l'était pas créée pour lui-même aussi grande et telle qu'il la voulait avoir ?

6 Admettons même par hypothèse que la matière soit l'inengendré. A ceux qui voudraient qu'il en soit ainsi, voici ce que nous répondrons : si la matière a existé telle qu'elle est sans qu'une providence en soumit la substance à Dieu, si cette providence existait, qu'eût-elle fait de plus que le hasard ?

7 Et si Dieu avait voulu organiser une matière déjà existante, qu'auraient fait de plus sa sagesse et sa divinité que ce qui existait par principe inengendré ? Si en effet l'on trouve qu'il existerait, sous l'action de la providence, la même chose que ce qui existe sans elle, pourquoi ne pas supprimer aussi, en ce qui concerne l'ordre du monde, son architecte et artisan ?

8 Car s'il est absurde, à propos du monde si habilement constitué, de dire qu'il est devenu tel sans la sagesse d'un architecte, il est tout aussi déraisonnable de prétendre que la matière, avec son étendue et ses qualités, si docile à son artisan le Verbe de Dieu, existe sans avoir été engendrée.

9 Quant à ceux qui feraient cette comparaison qu'aucun artisan ne travaille sans matière, il faut leur répondre que leur objection est inadaptée, car la providence propose à tout artisan une matière qui provient d'une technique antérieure, humaine ou divine. Cette réponse suffira pour l'instant à ceux qui pensent que la substance corporelle est inengendrée parce qu'il est dit que *la terre était invisible et informe.*»

Telle est l'opinion d'Origène. Mais voici ce que l'Hébreu Philon expose sur la matière dans son livre *Sur la Providence* :

## Chapitre 21

1 «Quant à la quantité de substance, si (celle-ci) a véritablement été engendrée, voici ce qu'il faut en dire : Dieu avait calculé une quantité de matière exactement suffisante pour la genèse du monde, de sorte qu'il n'y eût ni manque ni excès; il serait impensable en effet que, tandis que les artisans, chacun dans sa spécialité, lorsqu'ils façonnent des objets, surtout précieux, mesurent de matière ce qui leur suffit, Dieu, lui, ne se soit point soucié de la quantité convenable, lui qui a inventé les nombres et mesures et leurs proportions.

2 Je dirai donc franchement qu'il ne fallait au monde ni moins ni plus de substance pour sa constitution, car il n'eût pas été parfait ni complet en toutes ses parties; or il se trouve avoir été bien façonné et achevé d'une exacte quantité de substance; car c'est le propre de celui qui est tout à fait maître de son art que de voir, avant de commencer un ouvrage, la matière qui lui convient.

3 Aucun homme, l'emporterait-il même sur tous les autres par sa science, n'est capable d'éviter totalement l'erreur congénitale à la nature mortelle : lorsqu'il travaille, il peut par exemple se tromper sur la quantité de matière et devoir tantôt suppléer une déficience, tantôt retrancher d'un excédent; mais celui qui est comme la source des sciences ne devait rien introduire d'insuffisant ou d'excédentaire, puisqu'il use de mesures portées à une extrême précision et toutes admirables.

4 Qui voudrait dire d'autres niaiseries ne s'empressera-t-il pas encore d'opposer les ouvrages de tous les artisans, sous prétexte qu'ils atteignent à une meilleure constitution par l'addition ou la soustraction d'un peu de matière ? Mais c'est faire oeuvre de sophiste que d'inventer de faux problèmes : le propre du sage est d'interroger tout ce qui est dans la nature.»

5 Contentons-nous de cet extrait de Philon. Quant à Maxime,<sup>3</sup> homme non négligeable de l'école du Christ, il a composé un traité particulier *Sur la matière*, dont il me semble utile de présenter un bon passage pour obtenir des arguments justes sur la question.

Que la matière n'est pas inengendrée et qu'elle n'est pas cause du mal.

## Chapitre 22

1 «← Qu'il soit impossible qu'existent à la fois deux inengendrés, je pense que tu ne l'ignores pas toi non plus, d'autant que, me semble-t-il, tu as déjà pris les devants en ajoutant à ton raisonnement l'idée qu'il est absolument nécessaire d'énoncer l'une de ces deux propositions : ou bien Dieu est séparé de la matière, ou au contraire il s'en trouve inséparable.

2 Choisit-on de dire qu'il lui est uni, on énoncera que l'inengendré est un, car chacun d'eux sera partie du voisin; et se trouvant être parties l'un de l'autre, ils ne seront pas deux inengendrés – de même que nous ne faisons pas non plus éclater les différentes parties de l'homme en plusieurs créatures, mais que, comme l'exige la raison, nous disons que l'être humain est une unique créature formée par Dieu de plusieurs parties. Ainsi est-il nécessaire de dire que, si Dieu n'est pas séparé de la matière, il n'y a qu'un seul inengendré.

3 Dit-on au contraire qu'il en est séparé, il est alors nécessaire qu'il y ait entre eux quelque intermédiaire qui marque bien leur séparation. Car il est impossible de faire la preuve qu'une chose est à l'écart d'une autre sans une troisième par laquelle se fait l'écart des deux premières : cette règle ne s'applique pas à ce seul cas, mais à tous.

4 Car le raisonnement que nous tenions pour deux inengendrés aurait nécessairement autant de valeur si l'on en donnait trois : de fait, je demanderais à leur sujet s'ils sont séparés les uns des autres, ou si au contraire chacun est uni à son voisin.

5 Si l'on choisit en effet de dire qu'ils sont unis, on s'entendra objecter le même raisonnement que dans le premier cas; si au contraire on les dit séparés, on n'échappera pas à la condition nécessaire d'un séparateur.

6 Mais peut-être viendra-t-on dire qu'il est une troisième solution qu'il convient d'énoncer à propos des êtres inengendrés : que Dieu n'est pas séparé de la matière et qu'il ne lui est pas

---

<sup>3</sup> en fait Méthode.

non plus uni comme à une partie, mais qu'à la façon d'un lieu, Dieu se trouve en la matière ou la matière en Dieu.

Qu'on écoute la conséquence : si nous disons que la matière est le lieu de Dieu il faut nécessairement dire que Dieu est limité et circonscrit par la matière;

7 bien plus il serait, tout comme la matière, nécessairement emporté d'un mouvement désordonné, sans s'arrêter ni demeurer en lui-même, puisque le lieu où il se trouve serait constamment emporté ailleurs. On serait en outre obligé de dire que Dieu se serait trouvé en un milieu inférieur : si en effet la matière était primitivement confuse et si Dieu l'a ordonnée avec l'intention de la convertir en un état meilleur, il y eut un temps où Dieu se trouvait dans le chaos.

8 Et je serais encore en droit de poser cette question : Dieu emplissait-il la matière, ou n'en occupait-il qu'une partie ? Si l'on choisit de dire que Dieu se trouvait en une partie de la matière, on affirme en tout cas qu'il est plus petit que la matière, puisqu'une partie d'elle suffit à le contenir tout entier. Si on dit au contraire qu'il se trouvait dans la matière tout entière, qu'on m'explique comment il la façonnait ! Car il faudrait ou bien parler d'une sorte de contraction de Dieu à la faveur de laquelle il façonnait ce dont il s'était retiré, ou bien dire qu'il se façonnait lui-même en même temps que la matière, faute d'un lieu où se retirer.

9 Si l'on dit au contraire que c'est la matière qui était en Dieu, il faut de même examiner si (Dieu l'accueille) comme en s'écartant de lui-même et, à la façon des espèces animales dans l'air, en se divisant et se partageant pour recevoir les êtres qui vivent en lui, ou s'(il l'accueille) comme en un lieu, c'est-à-dire à la façon de l'eau dans la terre.

10 Car si nous répondons : à la façon de l'air, nous sommes contraints de dire que Dieu est divisible; si au contraire nous répondons : à la façon de l'eau dans la terre, comme d'autre part la matière était confuse et sans ordre et qu'en outre elle contenait aussi le mal, nous serions contraints de dire que Dieu était le lieu du désordre et du mal – ce qui me semble impie et, plus encore, périlleux : tu postules en effet l'existence de la matière pour éviter de faire de Dieu l'auteur du mal; or c'est précisément en voulant éviter cela que tu en fais le réceptacle du mal.

11 Si c'était de l'existence des créatures que tu avais tiré ton hypothèse d'une matière inengendrée, je t'aurais fait sur elle un long discours pour te prouver qu'il est impossible qu'elle le soit. Mais puisque tu as dit que c'est l'origine du mal qui était cause d'une telle supposition, cela me semble une bonne raison pour en venir à l'examen du mal. Car une fois éclaircie la question du mode d'existence du mal et de l'impossibilité de dire que Dieu ne soit pas cause du mal puisqu'on lui soumet la matière, il me semble que j'aurai coupé court à une telle supposition.

12 Tu dis donc que coexistait à Dieu une matière sans qualités dont il a façonné la genèse de ce monde ?

M 13 – Si donc la matière se trouvait sans qualités, si l'ordre du monde est né de Dieu et s'il y a des qualités dans le monde, c'est Dieu qui a été le Créateur des qualités ?

A – C'est cela.

M 14 – Comme je t'ai entendu dire auparavant qu'il était impossible que quelque chose naisse du néant, réponds à ma question : admets-tu que les qualités du monde ne soient point nées de qualités subjacentes ?

A – Je l'admets.

M – Mais qu'elles soient elles-mêmes quelque chose d'autre que les substances ?

A – C'est cela.

M 15 – Si donc Dieu n'a formé les qualités ni à partir de qualités subjacentes, ni à partir des substances, puisqu'elles ne sont pas elles-mêmes des substances, il faut nécessairement dire que Dieu les a tirées du néant. C'est pourquoi il me semble que tu avais tort de dire qu'il est impossible de croire que Dieu ait tiré quelque chose du néant.

16 Mais établissons d'abord ce point. Ne voyons-nous pas autour de nous des hommes qui font quelque chose de rien alors même qu'ils paraissent le faire avec quelque chose ? Prenons comme exemple les architectes : ils créent des villes, des temples, mais pas à partir de villes ni de temples.

17 Si, du fait que ces constructions s'appuient sur des substances, tu penses qu'ils les font avec des choses déjà existantes, ton raisonnement s'égare : ce n'est pas la substance qui crée la ville, ou encore les temples, mais l'art qui traite cette substance; l'oeuvre d'art ne naît pas d'un art latent dans les substances, mais d'un art qui n'y était point.

18 Tu objecteras sans doute ceci à mon raisonnement, que l'artiste crée l'art qu'il y a dans la substance à partir de l'art qu'il porte en lui. A cela je puis, me semble-t-il, répondre à juste titre que cet art ne naît pas non plus en l'homme d'un art subissant. Il est en effet impossible de poser que l'art existe en soi : il est de l'ordre des accidents, des êtres qui prennent existence au moment où ils naissent dans une substance.

19 L'homme existera même indépendamment de l'architecture; mais celle-ci ne sera point, s'il n'y a d'abord un homme. Il en faut donc conclure nécessairement que, par nature, les arts chez les hommes naissent du néant.

Si donc nous avons montré qu'il en est ainsi pour les hommes, comment ne conviendrait-il pas de dire que Dieu a pu faire de rien non seulement des qualités, mais encore des substances ? Car en prouvant que quelque chose peut naître de rien, on démontre qu'il en est également ainsi pour les substances.

20 Mais puisque ton désir est de rechercher l'origine du mal, j'en viendrai à cette question. Mais je veux d'abord t'interroger brièvement. Te semble-t-il que le mal soit une substance, ou une qualité de la substance ?

A – Il me semble qu'on a de bonnes raisons de dire que c'est une qualité de la substance.

M 21 – Or la matière était dépourvue de qualités et de formes ?

A – C'est ce que j'ai énoncé en prémisse à mon raisonnement.

M – Si donc le mal est une qualité de la substance et si la matière était sans qualités, puisque tu as dit que Dieu était le créateur des qualités, Dieu sera aussi l'artisan du mal. Puis donc que même ainsi il est impossible de dire que Dieu ne soit pas cause du mal, il me semble superflu de lui adjoindre une matière. Si tu as une objection là-contre, prends la parole.

22 Si notre enquête était née d'une rivalité, je ne croirais pas devoir donner une seconde définition du mal. Mais puisque c'est plutôt par amitié et pour l'avantage du prochain que nous entreprenons l'examen de ces questions, j'admets bien volontiers que l'on reprenne les définitions au commencement.

A – Je pense que mes intentions sont depuis longtemps claires pour toi, ainsi que mon intérêt pour la discussion. Mon désir n'est pas de triompher en présentant un mensonge de façon plausible, mais de faire apparaître la vérité par une recherche minutieuse. Et je sais bien que tu as les mêmes dispositions. Aussi, use sans crainte de la méthode par laquelle tu crois pouvoir trouver le vrai; car en usant de la meilleure, ce ne sera pas à toi seulement que tu rendras service, mais en tout cas à moi aussi pour les points que j'ignore.

23 Il me semble qu'il vient clairement à l'esprit que le mal aussi soit une substance; car je ne vois point qu'il existe hors des substances.

M – Eh bien, mon cher, puisque tu dis que le mal aussi serait une substance, il est nécessaire d'examiner la notion de substance. Te semble-t-il que la substance soit une sorte de constitution corporelle ?

A – Assurément.

M 24 – Cette constitution corporelle existe-t-elle par elle-même sans réclamer autre chose dont elle reçoive l'existence ?

A – C'est cela.

M 25 – Le mal te semble-t-il être l'opération de quelque être ?

A – C'est ainsi qu'il m'apparaît.

M 26 – L'opération prend-elle effet alors seulement qu'il y a un opérant ?

A – Assurément.

M 27 – S'il n'y a pas d'opérant, ce qu'il opère ne sera point ?

A – Non.

M 28 – Donc, si la substance est une constitution corporelle, et si cette constitution corporelle n'a besoin de rien pour prendre existence, si d'autre part le mal est l'opération de quelque agent et si cette opération a besoin de quelque chose pour y prendre existence, le mal ne sera pas une substance.

29 Si le mal est une substance et le meurtre un mal, le meurtre sera une substance. Mais le meurtre est l'opération d'un agent; le meurtre n'est donc pas une substance. Maintenant, si tu veux appeler substance l'opérant, je suis d'accord avec toi. Ainsi le meurtrier est un homme, et en tant qu'il est homme, il est une substance; tandis que le meurtre qu'il commet n'est pas une substance, mais une oeuvre de cette substance.

30 Nous qualifions l'homme tantôt de méchant à cause du meurtre qu'il commet, tantôt de bon à cause du bien qu'il fait : ces dénominations viennent s'entremêler à la substance du fait des accidents qui lui surviennent, mais qui ne sont point la substance elle-même : ni le meurtre, ni l'adultère, ni aucun des maux semblables ne sont la substance. Ainsi le grammairien est-il nommé d'après la grammaire, l'orateur d'après la rhétorique, le médecin d'après la médecine, alors que la substance n'est ni médicale, ni oratoire, ni grammaticale, mais tire cette dénomination des accidents qui lui adviennent et d'après lesquels on juge bon de la nommer ainsi sans qu'elle soit

aucun d'eux; il me semble de même que la substance reçoit une dénomination adventice d'après les choses qui paraissent mauvaises sans être aucune d'elles.

31 Considère en outre, je te prie, que, si tu conçois dans ton esprit un autre être comme cause du mal pour les hommes, celui-là aussi, dans la mesure où il agit sur eux et les pousse à commettre le mal, est lui-même mauvais par ce qu'il fait : il n'est dit mauvais, en effet, que parce qu'il est auteur du mal. Or le mal que quelqu'un commet n'est pas sa propre personne, mais son opération, de laquelle il reçoit sa qualification de méchant.

32 Si en effet nous disions qu'il est ce qu'il fait, et qu'il commette meurtres, adultères, vols et autres crimes du même genre, ces crimes seront sa personne. Or si ces crimes sont sa personne, s'ils n'ont d'existence qu'au moment où ils se produisent et, ne se produisant pas, cessent d'exister, si enfin ils se produisent du fait des hommes, ceux-ci seront donc leurs propres auteurs et seront causes de leur existence ou de leur cessation.

33 Si au contraire tu dis que ces crimes ne sont que son opération, il tient sa méchanceté de ce qu'il t'ait, et non de ce qui est sa substance; et nous disons qu'on l'appelle mauvais d'après les accidents qui surviennent à sa substance, mais ne sont pas sa substance – tout comme le médecin tire son nom de la médecine.

34 Si chacun est méchant du fait de ses opérations, si d'autre part ces opérations prennent un commencement d'existence, l'homme a commencé d'être méchant, et cette méchanceté a commencé aussi. S'il en est ainsi, il ne sera pas méchant de toute éternité, pas plus que le mal ne sera inengendré, puisque nous disons qu'il est engendré par lui.

B 35 – Il me semble, mon ami, que tu as achevé de façon convaincante ce raisonnement contre mon compagnon : des prémisses qu'il proposait à la discussion, tu as tiré, me semble-t-il, des conclusions justes. Car il est bien vrai que, si la matière se trouvait sans qualités, si Dieu est le créateur des qualités et si le mal est une qualité, Dieu sera l'Auteur du mal.

36 Disons donc que ton raisonnement contre lui se tient; mais à mon avis, il me semble faux de dire que la matière était sans qualités. D'aucune substance quelle qu'elle soit, il n'est en effet permis de dire qu'elle est sans qualités : de fait, lorsqu'on dit la matière sans qualités, on révèle sa qualité en décrivant quelle elle est, ce qui est un type de qualité.

37 Aussi, s'il te plaît, reprends à mon intention depuis le début du raisonnement. Pour moi, en effet, il me semble que la matière détient des qualités de toute éternité : je dis ainsi que le mal existe comme émanation de la matière, en sorte que Dieu ne soit pas responsable du mal, mais que la matière soit la cause du mal sous toutes ses formes.

M 38 – J'agréé ton zèle, mon ami, et je loue ton empressement dans la discussion. Car il convient, en vérité, que chacun de ceux qui aiment à s'instruire ne donnent pas tout uniment et au hasard leur accord à ce qui est dit, mais se livrent à un examen attentif des arguments. Car même dans le cas où l'adversaire, en posant une définition absurde, fournirait à son interlocuteur l'occasion de conclure comme il le désire, cela ne persuadera point l'auditeur; mais si ce dernier croit pouvoir présenter une bonne objection, il le fera. De deux choses l'une, alors : ou bien, prêtant encore l'oreille au débat qu'il a cru bon de soulever, il en tirera un ultime profit, ou bien il convaincra l'argumentateur de ne pas dire la vérité.

39 Or il ne me semble pas que tu aies parlé comme il convient en disant que la matière a dès l'origine des qualités. Car s'il en est ainsi, de quoi Dieu sera-t-il l'auteur ? Ou bien en effet nous dirons qu'il l'est de la substance – or, nous disons qu'elle existe déjà; ou bien qu'il l'est des qualités – or, nous disons qu'elles existent aussi.

40 Si donc la substance existe ainsi que les qualités, il me paraît superflu de dire que Dieu soit Créateur.

Mais afin que je n'aie pas l'air d'arranger quelque argument en ma faveur, réponds maintenant à ma question : de quelle manière dis-tu que Dieu est créateur ? Est-ce en ce qu'il a transformé les substances pour que ne soient plus celles qui étaient auparavant, mais qu'il en apparaisse d'autres différentes d'elles; ou en ce qu'il a conservé les substances qui étaient à l'origine, mais transformé leurs qualités ?

B 41 – Je ne crois point qu'il y ait eu mutation des substances, car il m'apparaît absurde de dire cela; mais je déclare qu'il y a eu modification des qualités, en raison de quoi je dis que Dieu est créateur. C'est comme si nous avions à dire qu'une maison a été faite avec des pierres : on ne peut prétendre que celles-ci ne restent plus des pierres dans leur substance, lorsque ces pierres sont devenues maison !

42 Je déclare en effet que la maison a été faite par la qualité de composition, puisque manifestement la qualité antérieure des pierres a été transformée.

Je crois de même que Dieu, la substance restant la même, a opéré une transformation de ses qualités, en raison de laquelle je dis que la genèse de ce monde s'est faite sous l'action de Dieu.

M 43 – Puis donc que tu declares qu'a été faite sous l'action de Dieu une transformation des qualités, réponds brièvement aux questions que j'aimerais te poser. Dis-moi donc si tu crois de la même façon, toi aussi, que le mal est une qualité de la substance.

B – Je le crois.

M 44 – Cette qualité était-elle dès l'origine dans la matière, ou a-t-elle eu un commencement d'existence ?

B – Je déclare que cette qualité coexistait de toute éternité avec la matière.

M 45 – Ne declares-tu pas d'autre part que Dieu a opéré une transformation des qualités ?

B – Si.

M 46 – Celle-ci fut-elle en mieux ou en pis ?

B – Je crois pouvoir dire : en mieux.

M 47 – Si donc le mal est qualité de la matière et si Dieu a transformé les qualités de celle-ci en mieux, force nous est de chercher d'où vient le mal. Les qualités, en effet, ne sont point demeurées ce qu'était leur nature primitive. Ou bien, si antérieurement il n'y avait point de qualités mauvaises et si tu declares que les qualités premières de la matière sont devenues telles à partir de la transformation opérée par Dieu, Dieu sera cause du mal, puisqu'il aura transformé en mauvaises des qualités qui ne l'étaient pas;

48 ou bien tu ne crois pas que Dieu ait transformé en mieux les qualités mauvaises et tu dis que seules les autres qui se trouvaient indifférentes ont été transformées sous l'action de Dieu pour l'agencement de l'Univers ?

B – C'est ce que j'ai soutenu depuis le début. ou bien il le tolérerait soit volontairement.

M 49 – Comment alors expliques-tu qu'il ait laissé telles quelles les qualités des substances mauvaises ? Est-ce qu'il pouvait les détruire, mais ne l'a pas voulu, ou n'en avait-il pas le pouvoir ? Si tu dis en effet qu'il le pouvait, mais ne l'a pas voulu, force t'est de convenir qu'il en est responsable puisque, alors qu'il pouvait faire que le mal ne fût point, il a toléré qu'il demeurât comme il était, et cela précisément au moment où il commença d'ordonner la matière.

50 Car si Dieu ne s'était nullement préoccupé de la matière, il ne serait pas responsable de ce dont il tolérait la permanence; mais puisqu'il en ordonnait une partie et négligeait l'autre alors qu'il pouvait aussi l'améliorer, il mérite à mon avis d'en porter la responsabilité du fait qu'il abandonna au mal une partie de la matière au détriment de la partie qu'il ordonnait.

51 Bien plus, il me semble que Dieu a été particulièrement injuste à l'égard d'une partie de la matière, celle-là même qu'il a aménagée pour qu'elle subisse les effets actuels du mal. Quiconque va au fond des choses découvrira en effet que la matière souffre à présent d'une condition plus pénible que son désordre primitif : avant sa division, il lui était possible de ne pas ressentir le mal, alors qu'à présent chacune des deux parties en reçoit la sensation.

52 Prends-moi par exemple le cas de l'homme : avant de recevoir une forme et de devenir un être vivant par l'art du démiurge, il tenait de la nature de ne subir aucun effet du mal; mais dès que, sous l'action de Dieu, il devient homme, il prend conscience du mal qui vient l'atteindre, et voilà que cela même que tu prétends avoir été fait par Dieu pour le profit de la matière lui sera plutôt arrivé à son détriment.

53 Si tu dis au contraire que le mal n'a pas cessé du fait que Dieu ne pouvait le faire disparaître, tu déclareras que Dieu est impuissant. Cette impuissance pourra avoir deux raisons : ou bien Dieu est infirme par nature, ou bien, asservi à plus fort que lui, il est vaincu par la crainte.

54 Si tu oses dire que Dieu est infirme par nature, ton salut même me semble en grand danger; si au contraire tu le dis vaincu par la crainte de plus grand que lui, le mal sera plus grand que Dieu et victorieux de l'élan de sa volonté – chose qu'il me semble absurde de dire à propos de Dieu.

55 Car alors, pourquoi ne serait-ce pas plutôt le mal qui serait Dieu puisque, selon ton raisonnement, il est capable de vaincre Dieu : n'appelons-nous pas Dieu l'être qui a pouvoir sur toutes choses ?

56 Mais je voudrais encore te poser de brèves questions sur la matière elle-même. Souffre donc de me dire si la matière était une substance simple ou composée; c'est en effet la diversité du réel qui m'amène à un tel examen de cette question. Car si la matière se trouvait être simple et homogène, comme d'autre part le monde, composé, tire sa constitution de substances diverses et de leurs mélanges, on ne peut dire que celui-ci ait été fait à partir de la matière, pour la raison qu'il n'est pas possible que les composés tirent leur constitution d'une substance simple unique, car tout composé implique le mélange de différents corps simples.

57 Si au contraire tu choisis de dire que la matière est composée, tu déclareras du même coup qu'elle a été constituée de substances simples. Or, si elle a été constituée de substances simples, c'est qu'il y eut un temps où les substances simples existaient en elles-mêmes et que de leur composition est née la matière; ce par quoi il est démontré que la matière a été créée.

58 Car si la matière est composée et si les composés tirent leur constitution de substances simples, il y eut un temps où la matière n'existait pas, à savoir avant la composition des substances simples. Et s'il y eut un temps où la matière n'existait pas, puisqu'il n'existe pas de temps où l'inengendré n'ait pas existé, la matière ne sera pas inengendrée.

59 Dès lors, les inengendrés seront donc multiples : s'il est vrai qu'aussi bien Dieu que les substances simples dont la matière a été constituée étaient inengendrés, il n'y aura plus seulement deux inengendrés. Mais admets-tu qu'aucun des êtres ne s'oppose à lui-même ?

B – Je l'admets.

M 60 – Or l'eau s'oppose au feu ?

B – C'est pour moi une évidence.

M – Et de même l'ombre à la lumière, le chaud au froid, ou encore l'humide au sec ?

B – A mon avis, il en est ainsi.

M 61 – Si donc aucun des éléments ne s'oppose à lui-même, mais que ces éléments s'opposent les uns aux autres, ils ne seront pas une matière unique, ni davantage issus d'une matière unique. Je voudrais encore te poser une autre question analogue : admets-tu que les parties ne soient point destructrices les unes des autres ?

B – Je l'admets.

M 62 – Et que l'eau et le feu, tout comme les autres éléments, sont des parties de la matière ?

B – Il en est ainsi.

M – Eh quoi ! Ne te semble-t-il pas que l'eau soit destructrice du feu, la lumière de l'ombre, et tous autres cas semblables ?

B – Si.

M 63 – Si donc les parties ne sont pas destructrices les unes des autres, mais qu'au contraire les éléments se détruisent mutuellement, ces derniers ne seront pas parties les uns des autres; et s'ils ne sont pas parties les uns des autres, ils ne le seront pas d'une matière unique; bien plus, ils ne seront pas eux-mêmes matière, pour la raison qu'aucun des êtres n'est destructeur de lui-même à la façon de son contraire.

64 Rien, en effet, n'est contraire à soi-même, car il est dans la nature des contraires de s'opposer à d'autres. Ainsi le blanc ne s'oppose pas à lui-même, mais on le dit opposé au noir : on démontre de même que la lumière ne s'oppose pas à elle-même, mais c'est à l'encontre de l'ombre qu'elle apparaît se comporter ainsi. Et de même pour tous les autres principes. Si donc la matière était une, elle ne s'opposerait pas à elle-même. Mais puisque les contraires se comportent ainsi, cela prouve que la matière n'existe pas.»

Ainsi s'exprime l'écrivain que nous avons mentionné. Mais puisque ce livre est déjà d'une ampleur suffisante, c'est en passant au livre VIII de la *Préparation Évangélique* que nous achèverons, après avoir imploré l'assistance de Dieu, ce qui manque encore à la présente réflexion.